L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

78me VOLUME. — 22me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1908)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

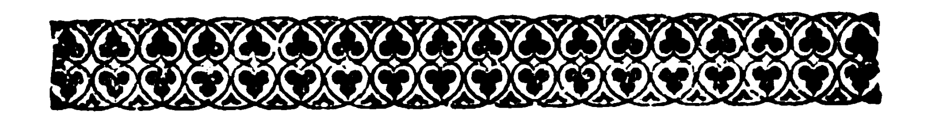
La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)





PARTIE EXOTÉRIQUE

LETTRE A UN DÉBUTANT

CHER AMI,

« Vous me demandez quelques détails, sur cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, et pendant lequel on a la perception du physique et de l'astral à la fois. Mon intention était de vous dire aujourd'hui quelques mots sur l'envoûtement, pratique criminelle dont l'étude contribuera beaucoup à préciser vos idées sur le plan Astral et les sens astraux dans l'Homme. Je vous en parlerai donc la prochaine fois mais répondrai aujourd'hui autant qu'il me sera possible à votre première question.

« Vous savez que le sommeil ou la veille dépendent de l'endroit de notre corps où se trouve la plus grande partie de la force nerveuse. Si elle est accumulée dans le cerveau, notre Moi est en communication plus ou moins parfaite avec son instrument, le corps physique ; si elle se trouve dans les organes du corps après avoir abandonné le cerveau, notre Esprit est en communication avec l'organisme Astral qui abandonne alors le corps physique. Tout ce processus a été constaté *de visu*, par de nombreux Voyants.



« Mais pendant le sommeil, notre double lui-même passe par des états très différents les uns des autres, aussi différents parfois que l'état physique et l'état astral. Il y a donc un moment où le double est dans un état très voisin de celui du corps physique. — Continuant à s'en rapprocher, la différence vibratoire entre eux diminue toujours ; un peu de force nerveuse remonte au cerveau : pas assez pour la rentrée complète du double dans le corps physique, mais assez pour que l'Esprit ait la main pour ainsi dire aux appareils de direction qui actionnent le corps physique et le corps astral. Alors nous pouvons dire que nous vivons sur deux plans à la fois, c'est l'état intermédiaire,

« Rappelez-vous, pour bien reconnaître cet état lorsque vous y arriverez, cet intéressant récit publié dans *la Magie et l'Hypnose* de Papus : Un Esprit apparaît à une personne qui se trouve dans cet état, et peut alors communiquer très aisément avec lui par transmission de Pensée. Mais comme elle essayait d'ouvrir les yeux pour se rendre compte si elle rêvait ou non, l'Esprit lui dit cette phrase très à retenir, car elle contient presque toute la clef de l'état intermédiaire :

« — N'essaie donc pas d'ouvrir les yeux ; TU SAIS BIEN que si tu te réveillais tout à fait, tu ne me verrais plus. »

« En effet, lorsque, à moitié réveillé la nuit, nous voyons très distinctement quelque chose, il faut nous habituer à nous maintenir dans cet état le plus longtemps possible, car dès que nous sommes réveillés



tout à fait, la vision s'efface peu à peu. — C'est aussi dans l'état intermédiaire que se produit ce phénomène, qui a intrigué Abercombie, Maury et tant d'autres auteurs matérialistes. Je veux parler des rêves où réveillé l'on continue à voir quelques instants, près de soi, le personnage du rêve. Dans le cas d'un être qui en rêve nous poursuit, par exemple, très souvent cela a lieu en réalité, le double vient alors se jeter dans le corps physique comme dans un abri sûr, un peu de force nerveuse remonte au cerveau, et nous voyons, pendant un instant, le même être menaçant encore, mais désormais impuissant.

« Dans l'état intermédiaire, on peut constater encore une chose curieuse ; c'est l'absence de sensibilité. Lorsque nous sommes complètement en Astral ou complètement en physique, nous sommes plus ou moins sensibles, nous sommes plus ou moins capables de souffrir, d'aimer, de sentir, etc. En rêve même, on souffre beaucoup, l'on a entre autres, le pouvoir si précieux d'user, de brûler par la souffrance un cliché, qui alors ne viendra pas en contact avec le plan physique.

« Dans l'état intermédiaire, rien de tout cela ; du moins en général, car il y a des exceptions. Impassibilité absolue — calme complet — c'est une des caractéristiques de cet état. Cela provient de ce que la force nerveuse est concentrée en grande partie dans les organes du corps physique. L'émotion est très probablement ressentie par les organes *ad hoc*, mais notre cerveau ne peut nous en donner conscience.

« Cette dualité entre le Moi et les organes est très



vivement comprise par l'être qui a pu observer une fois le fait suivant ou un autre analogue. Poursuivi en astral et voyant encore en état intermédiaire son persécuteur, le rêveur le regarde, lui pardonne *sans aucune émotion* et sent son cœur physique, battre à coups redoublés, toujours sans rien éprouver, absolument comme si le bruit du cœur avait été le tic-tac d'une pendule! Alors la voix du Guide se fait entendre : Tu le vois, *toi*, tu lui pardonnes, mais ton Cœur ne lui pardonne pas!

« Je ne sais, cher ami, si vous voyez bien tout l'enseignement que renferme ce petit fait. Je le laisse à votre méditation.

« C'est dans l'état intermédiaire, enfin, que nous pouvons comprendre, nous faire une idée assez juste de ce que sera notre vie après la mort du corps.

« On y saisit très bien ce qu'est l'existence sans temps ni espace appréciable, où penser à un être, c'est le voir ; où toute chose est animée, vivante ; où l'on dit plus en un clin d'œil, que nous sur terre en deux heures ; où l'être ne peut se cacher, trahir, tromper!

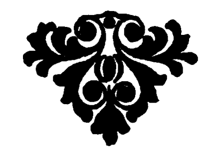
« Vous voyez combien de choses nous pouvons apprendre dans cet état intermédiaire si curieux, où nous n'avons à redouter qu'une seule source d'erreur, qui sera évitée par le fait même de notre évolution : celle d'objectiver devant nous une forme que nous avons dans notre imagination, mais voici comment vous pourrez vous y reconnaître : La forme ainsi objectivée ne fera un mouvement qu'*après* que vous aurez PENSÉ, vu ce mouvement en vous-même. Au

contraire, la vraie forme spirituelle fera tous ses mouvements AVANT que vous y ayez pensé.

« Cette règle est suffisante pour vous en ce moment, puisque vous n'avez encore presque rien eu de ce que je vous décris. Mes lettres vous aideront, je l'espère, à vous débrouiller pendant les premiers temps. La prochaine fois, nous parlerons de l'Envoûtement.

« Bien à vous toujours.

« G. PHANEG. »





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Curiosités de l'Occulte

LA FOI QUI GUÉRIT.

C'est l'imagination qui donne un corps à la pensée humaine, en lui prêtant ses images, ses figures, ses couleurs, tout ce qui peut la féconder, l'agrandir, l'embellir ; c'est cette faculté qui a des ailes pour franchir les océans et les vallées, pour planer dans les airs et les espaces, s'élever au-delà des firmaments ; qui a des yeux pour explorer des régions occultes, en dévoiler les mystères, une voix même pour en raconter les merveilles, sans jamais craindre de trouver des contradictions ; en un mot, c'est cette fée enchanteresse qui sait créer des beautés, des vertus, des sentiments, des passions, des misères, des richesses, des maladies, toutes les vicissitudes humaines, aussi bien que des chimères et des fantômes, et qui a su faire des illuminés, des spirites, des somnambules, des thaumaturges, aussi bien que des poètes, des orateurs, des philosophes, des artistes (1).

Là où l'imagination parle le plus en souveraine

(1) Discours de M. Jolly à l'Académie de Médecine.



maîtresse, c'est encore, c'est surtout quand il s'agit de notre santé (1).

Nous savons tous que la frayeur d'une épidémie dispose tout particulièrement à l'apparition du mal ceux qui en redoutent vivement les atteintes.

Regardez autour de vous pendant une épidémie quelconque ; quels sont ceux que la maladie atteint surtout ? Ceux qui ont le plus peur, et qui prennent le plus de précautions. Et si la maladie attaque une de ces personnes timorées, de bénigne elle devient immédiatement grave, par la terreur qu'elle leur inspire. C'est qu'en effet, de cette disposition spéciale de l'esprit, de cette préoccupation continuelle, résultent deux choses : d'abord, un affaiblissement réel de l'état général, qui en fait un terrain plus attaquable : le malade, à force de penser au mal qu'il pourrait bien contracter, ne mange plus, ne dort plus, s'affaiblit.

De plus, en raison de l'influence incontestable, directe, du moral sur le physique, il se fait, par l'action des nerfs vaso-dilatateurs, un afflux de sang dans l'organe auquel on pense, afflux de sang suivi de la maladie elle-même, ou tout au moins de symptômes identiques à ceux que l'on redoute. Gardons-nous de nous moquer de ceux qui ont peur des maladies en cours de route, ou qui souffrent d'un mal imaginaire, ils sont, au contraire, dignes de notre pitié.

La force de l'imagination est telle, que les douleurs sont aussi vives que s'ils avaient réellement une affection. Bien mieux, il arrive souvent qu'ils ont des

(1) Cabanès et Barraud : Remèdes de bonnes femmes.

phénomènes extérieurs analogues à ceux qu'ils présenteraient s'ils étaient réellement atteints.

Est-il quelqu'un qui soit plus à plaindre qu'un étudiant en médecine un peu timoré? Nous en avons connu pour qui la peur des piqûres anatomiques, ou des affections qu'ils étudiaient et côtoyaient chaque jour, était comme un spectre attaché à leurs pas. Un autre avait étudié, pour son concours d'internat, *l'angine de poitrine* et avait été effrayé de l'imprévu et du danger de cette affection. Quelques jours après, il était pris d'une douleur rétro-sternale extrêmement vive, de fourmillements dans le bras gauche, d'étouffements et de palpitations très douloureuses. Il fut obligé de prendre le lit ; et les symptômes ne s'amendèrent que quelques jours après, grâce à nos conseils et un peu à nos moqueries.

Un autre craignait à tel point la syphilis, sans jamais avoir eu pourtant d'accidents primaires, qu'effrayé un jour par un mal de gorge banal, il fut tellement persuadé qu'il était atteint que, sous le coup de son émotion, des plaques de roséoles apparurent sur tout son corps, plaques qui disparaissaient dès qu'il ne pensait plus à son *avarie* problématique.

Mais les maux enfantés par l'imagination ne sont rien auprès des bienfaits qu'elle procure. Les guérisons dues à son heureuse influence sont innombrables. Et même lorsqu'elle ne peut guérir, elle apporte du moins la douce espérance d'une amélioration prochaine. Avoir foi en sa guérison, être persuadé que l'affection dont on souffre diminue, croire que les phénomènes douloureux qu'on ressentait perdent

de leur intensité, n'est-ce pas déjà être aux trois quarts guéri ? Nous avons connu un médecin de campagne qui, dans le cours de sa carrière, avait dû voir, maintes et maintes fois, des cancers du rectum.

Atteint à son tour de cette affection, il fut persuadé que les hémorragies qui l'affaiblissaient et les douleurs qu'il ressentait, étaient dues simplement à des hémorroïdes. Calme et rassuré sur son état de santé, il put vivre ainsi d'assez longues années, gardant jusqu'à la fin ses illusions intactes. Nous sommes persuadés que le cancer aurait évolué plus vite, si notre malheureux médecin avait reconnu la nature de son mal, ou en avait fait l'objet de ses constantes préoccupations.

Les effets de l'imagination, mais ils sont innombrables! Ne sait-on pas qu'une secousse morale un peu forte peut amener les guérisons les plus inattendues ?

On a souvent rapporté le fait du fils de Crésus, de ce muet qui, voyant le glaive levé sur son père, retrouve la voix et s'écrie : « Soldat, épargne mon père. »

Le prince de Saxe-Weimar éprouvait à midi précis les premiers symptômes d'une fièvre intermittente. Comme cette fièvre avait résisté à tous les médicaments, Hufeland avança un jour son horloge de deux heures ; le malade se crut guéri et la joie qu'il en éprouva le guérit réellement.

On connaît la curieuse histoire de ce goutteux de Bordeaux, qui écoutait la messe à l'église dans sa chaise à porteurs. Soudain on entend un grand bruit, des cris effroyables ; on apprend qu'un lion venait de



s'échapper d'une ménagerie et accourait vers l'église. Le goutteux est pris d'une telle peur qu'il se lève, bondit sur l'autel et de là dans une niche presque inaccessible. Il fallut une échelle pour le descendre. Il était, sous l'impression de la terreur, devenu ingambe.

Le docteur Bouchut dans sa *Pathologie générale*, cite le cas d'une petite fille de onze ans, devenue muette et paralytique de peur, après une tentative de viol. Les médecins de province avaient tout tenté, sans succès, pour la guérir. On la conduisit à Paris et elle entra à l'Hôtel-Dieu, en 1849. Elle avait une telle confiance aux médecins de Paris que deux jours après, elle était guérie, sans avoir suivi de médications.

Pinel guérit de même un nommé Allause, qui se croyait accusé d'un grand crime et poursuivi comme assassin. On simula une séance en cour d'assises. Témoins, juges, réquisitoire, défense et acquittement, toute la mise en scène, tout l'appareil de la justice fut simulé. Le malade guérit, jusqu'au jour où l'on eut l'imprudence de lui avouer la supercherie.

Voici un autre exemple typique, que nous extrayons d'un livre du baron Feuchtersleben. Un médecin anglais, le docteur Beddoes, croyait que l'oxyde nitreux était un spécifique du sang contre la paralysie. Davy, Coleridge et lui se déterminèrent à tenter une expérience sur un paralytique abandonné des médecins. Le patient ne fut point averti du traitement auquel on allait le soumettre.

Davy commence par mettre sous la langue de ce malade un petit thermomètre de poche, dont il se

servait dans ces occasions pour connaître le degré de chaleur du sang, degré que l'oxyde nitreux devait augmenter. A peine le paralytique eût-il senti le thermomètre entre ses dents, qu'il fut persuadé que la crise s'opérait et que l'instrument merveilleux qui devait le guérir n'était autre que le thermomètre. « Ah ! s'écria-t-il, je me sens mieux ». Davy adressa un regard expressif à Beddoes et Coleridge. Au lieu de spécifique, on se contenta du thermomètre qui, pendant quinze jours consécutifs, fut placé, avec toute la solennité convenable, sous la langue de ce pauvre homme, dont la cure fut complète, et auquel on ne fit subir aucun traitement.

Si Davy n'eût pas entouré d'un certain mystère son expérience, s'il avait négligé la partie dramatique de son art, s'il avait dit au patient : voici un thermomètre qui doit servir à tel ou tel usage, le malade serait resté paralytique et le traitement par l'oxyde nitreux aurait peut-être entraîné la mort.

Pour tous ces motifs, nous sommes persuadés qu'à côté de la médecine physique, il doit exister une médecine morale. La médecine morale, comme le dit le docteur Bouchut, « devrait jouer un rôle presque aussi grand que la médecine physique et loin de les exclure, la thérapeutique devrait utiliser simultanément les ressources que lui fournissent les agents psychiques et la force morale ».

En médecine plus qu'ailleurs, la foi est une force dont la puissance est sans limite, et peut réaliser des miracles. « *La faith-healing* (la foi qui guérit), dit Charcot, me paraît être l'idéal à atteindre, car elle



opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. »

Cette foi, nous allons voir que c'est elle qui fait la grande force de la thérapeutique populaire. Presque tous les remèdes de bonne femme sont composés de deux parties : une partie médicamenteuse réelle, et une partie mystérieuse qui frappe le moral du malade. La partie médicamenteuse ne produirait-elle aucun effet, la partie mystérieuse aurait déjà produit la moitié de la guérison (1).

Les guérisseurs. — Le médecin idéal de l'avenir est celui qui aura appris à connaître la véritable constitution de l'homme, et qui ne se laissera plus égarer par des apparences illusoires (2).

Le guérisseur des temps futurs sera celui qui aura développé des pouvoirs internes de perception, auxquels il devra de trouver les causes cachées de tous les efforts externes.

Pour lui les connaissances matérielles, qu'il aura acquises ne seront pas les seuls guides, mais seulement ses assistants.

Son guide sera son *savoir* et non pas sa « croyance » et ce savoir lui donnera la « foi », seul pouvoir qui puisse agir sur cette part de l'homme que ne peuvent atteindre toutes les drogues qu'on lui administre. Le médecin moderne ne voyant jamais que la maladie et oubliant toujours le malade, peut parfaitement dire

(1) Cabanès et Barraud.

(2) Le médecin naît, de par les lumières de la nature et de la grâce de l'homme intérieur et invisible, de l'ange qui est en nous.

(Paracelse).

qu'il ne croit pas en ce pouvoir de la foi ; et pourtant, à son insu, il use constamment de ce pouvoir, puisqu'il ne peut obtenir les plus légers résultats et être quelqu'un que grâce à lui.

En effet, que serait un docteur, le plus grand même, le plus à la mode, qui aurait perdu toute confiance en son art ?

Un médecin, qui n'aurait pas l'ombre d'intuition, qui ne croirait pas en lui et en qui personne ne croirait, ne pourrait pas exercer, quand bien même il serait sorti premier de l'école et victorieux de tous les examens (1).

Continuons les curieuses observations sur les guérisseurs d'après les intéressants travaux de Cabanès et Barraud. Certains toucheurs sont très forts aussi pour *relever l'estomac tombé* ; pour les paysans les maladies gastriques se résument dans le « décrochement de l'estomac » mais alors, au lieu d'une simple application des mains, ils exercent souvent des massages d'estomac, et d'une façon qui n'est point dénuée de bon sens. « J'ai vu un jour, a conté Mme Judith Gauthier, un jeune garçon pris d'une fièvre violente et d'un grand mal à la tête, avec douleurs à l'estomac.

Il déclara qu'il savait ce que c'était : il avait « l'estomac à bas ». Son seul regret était de ne pas être dans sa commune où il connaissait une *matrone* qui l'aurait guéri à l'instant. Notre commune n'était pas si dépourvue qu'il le croyait ; elle possédait aussi une

(1) Fr. Hartmann : La magie blanche et la magie noire.

matrone. On le conduisit chez elle, il revint très soulagé et le lendemain, le mal avait disparu.

« Que lui avait-elle fait ? Par des frictions des pouces sur certains muscles de l'épigastre, elle lui avait remonté l'estomac, pour le serrer ensuite avec une serviette dans laquelle étaient écrasés des brins de lamberge. »

A propos d'estomac décroché, laissez-nous vous conter une histoire qui montrera jusqu'où la foi peut aller. Il s'agissait de remettre sur pied une pauvre fillette, que l'excès de fatigue et la mauvaise nourriture avaient épuisée. La guérisseuse consultée entra dans la chambre de la malade, ramassa des punaises, des puces et des poux. Elle attrapa des mouches et araignées, passa dans l'étable, prit des poux de porc, puis chercha dans le jardin des larves de courtilières. des chenilles. Elle arracha, en outre, de la bardane, de la racine de figuier et rentra chez elle. Elle fit frire le tout dans l'huile, rajouta du vin et une poignée de rejetons d'absinthe, et fit les prescriptions suivantes : administrer à la malade, à chaque repas, deux ou trois doigts de la mixture. L'obliger trois matins de suite à descendre à quatre pattes la tête la première, comme un chien ou un chat, un escalier très raide. Les cinq matins suivant, la faire suspendre par les mains, pendant cinq minutes, à une branche de figuier. Pendant cette suspension, l'enfant devra faire de profondes inspirations ; ceci dans le but de consolider l'estomac à sa place.

Un magiste célèbre a dit : « Plus on emploie de cérémonies, plus on excite l'imagination de ses consul-

tants et la sienne », et nous ajoutons plus le résultat est concluant. Des mouvements irréguliers de la lumière astrale découle les illusions ou hallucinations des visionnaires *d'en bas*, alors le miroir de l'imagination (Translucide) se trouvant faussé, il en résulte des aberrations de l'esprit qui créent pour le guérisseur et voyant les pratiques stupides et baroques de leurs ordonnances ; néanmoins les résultats sont très souvent excellents surtout si la foi réside chez les deux sujets.

Signalons encore celui qui a la spécialité de guérir le « vartaupe » ou furoncle, et qu'on appelle *vartaupier*. Tout le monde est *vartaupier* ; il faut avoir pour cela, étant enfant, étouffé sept taupes dans sa main, avant d'avoir mangé de la graisse.

La profession de *toucheur* est excellente dans nos campagnes ; car un bon tiers de la population a été, est ou sera touché. Le *toucheur* ne réclame, en général, aucun salaire, mais la tradition veut qu'on laisse au moins une pièce de cinq francs à titre de gratification. D'ailleurs, ceux qui ne peuvent payer en argent, paient en nature : volailles, œufs, blé, maïs, etc, en quantité suffisante.

Un ouvrier normand, alcoolique lui-même, qui travaillait aux champs pour la modeste somme de 1 fr. 10 la journée, possédait un don de *toucheur* qui lui valait une petite rente annuelle de 2.000 francs.

Et ne croyez pas qu'on ne trouve des toucheurs qu'à la campagne ; il en existe dans toutes les villes, et même à Paris, la Ville-Lumière. Il y a quelques mois à peine (janvier 1906), on pouvait lire, dans

presque tous les journaux quotidiens, un article ainsi conçu : « Le cabinet de M. le juge d'instruction B... a vu hier un long défilé de malades guéris et reconnaissants. Le magistrat interrogeait M. P... l'ancien tailleur de la rue C... contre lequel, ainsi que nous l'avons annoncé, le parquet, sur la plainte du Syndicat des médecins de la Seine, a ouvert des poursuites pour exercice illégal de la médecine.

M. P... ne prescrivait aux malades qui venaient le consulter, ni régime, ni traitement : il se bornait à invoquer les esprits, imposait ensuite les mains sur le siège du mal... et le patient s'en retournait guéri. D'ailleurs, le thaumaturge n'acceptait aucune rémunération.

On ne peut pas me reprocher d'avoir exercé la médecine, a-t-il dit, je ne faisais pas d'ordonnances ; pas davantage on n'est dans le droit de prétendre que j'escroquais mes clients : je ne voulais pas être payé. Dieu m'a donné pour mission de guérir les hommes. A quarante ans, atteint d'un cancer à l'estomac, les médecins m'avaient abandonné. J'ai invoqué les esprits et les esprits me rendirent la santé. J'ai compris qu'une vertu mystérieuse résidait en moi, et que mon devoir était de l'employer au bien de mes semblables. Depuis, je me suis consacré à ma mission, heureux d'être l'instrument par lequel nombre de malades ont recouvré la santé.

A l'appui de ses dires, M. P. a produit de nombreux témoins qui sont venus dire aux juges que les pratiques de l'ancien tailleur les avaient guéris. L'un souffrait d'un cancer, un autre était atteint de neu-

rasthénie, un troisième avait une grave maladie d'estomac; tous rendent grâce à M. P..., *cet homme excellent et admirable*, disent-ils. »

A côté des *toucheurs*, il y a des *souffleurs* pour les brûlures et les entorses. Nous connaissons une jeune souffleuse, qui a la réputation de guérir les brûlures, dans une ville du centre, siège d'une école de médecine très florissante. Cette jeune fille, septième enfant, avait, paraît-il, un lis dessiné sous la langue, et possédait une telle réputation dans sa ville, qu'un professeur de l'école de médecine voisine n'hésita pas à contrôler le fait, et à faire intervenir la jeune *souffleuse*, chaque fois qu'il se trouvait en présence de brûlures très douloureuses, chez des personnes impressionnables.

Ajoutons que les douleurs cessaient presque toujours, ou du moins s'atténuaient comme par enchantement.

Gaston Vuillier a raconté dans *le Tour du Monde* une excursion chez les *metzes*, c'est-à-dire les magiciens et sorciers de la Corrèze, dont voici quelques extraits :

« Cependant je poursuivais mes études sur les croyances et les superstitions des montagnards de la Corrèze et souvent le soir, au temps froid surtout, réunissant quelques paysans autour de mon foyer. je notais ce qu'ils me racontaient. Parmi nombre d'aberrations, il se rencontrait des choses intéressantes et d'ailleurs, en ces récits bizarres du soir, leur esprit m'apparaissait toujours hanté par l'invisible. La grande lumière de l'été chasse le mystère, mais l'au-

14



tomne voilé de vapeurs ramène les problèmes troublants. C'est une saison d'une grande beauté en Limousin. Partout, à travers les landes, les bois, les gorges voilées de brumes, le soleil du soir miroite en reflets de pourpre et d'or. J'ai passé de longs instants devant des cerisiers sauvages aux frondaisons rougissantes, penchés sur des fonds bleus et s'effeuillant: larmes tragiques de l'automne qui semblaient s'égoutter dans l'infini...

Un matin, prenant un sentier, j'avais gravi une pente boisée. Les châtaigniers, sur un plateau voisin, tremblaient au vent et, avec les feuilles d'or tourbillonnantes, les fruits égrenés tombaient... Combien il est touchant, me disais-je, de voir les arbres centenaires incliner leurs branches et répandre ainsi leurs fruits! ils semblent dire aux pauvres: « Prenez, amis, cela vient de mes moelles, voici des mois que, dans les mystères du sol où ma vie se recueille, je travaille pour vous, maintenant l'hiver va venir avec les froides neiges; prenez ceci, prenez, je vous le donne, c'est la nourriture assurée pour les mauvais jours. Comme vous j'ai des souffrances, l'ouragan me secoue parfois avec fureur, il me tord, me brise; tenez, emportez aussi ces branches desséchées, vous pourrez vous réchauffer sous le chaume avec les débris du patriarche des bois. »

Et, le soir, devant le feu de châtaignier qui flambait, pétillait joyeusement avec des sifflements, des cris et des fanfares soudaines, j'y songeais, bénissant dans mon cœur le bon vieil arbre, patriarche des bois, je me disais: Pourquoi s'étonner si les primitifs vivant

en communion constante avec la nature, ont prêté une sorte de langage aux nuées, au vent, aux arbres et aux ruisseaux ? En imaginant, en quelque sorte, l'âme végétale, ils ont pu prêter à l'arbre la faculté de sentir comme nous-mêmes, et l'armer d'une volonté.

Déjà l'antiquité avait consacré les arbres aux dieux. Un poète latin entendit gémir les bois sacrés. « A la mort de César, dit-il, leur silence fut troublé par des voix lamentables. » Les historiens prétendent que les chênes de Dodone rendaient des oracles en parlant. Nos traditions populaires, qui ont conservé au poirier sauvage, à l'églantier, à la verveine, à la fougère et à d'autres végétaux des pouvoirs occultes, seraient-elles un héritage de l'antiquité ?

En cette veillée d'automne je parlais à mes voisins, réunis autour de moi, de l'arbre, de ses instincts, de ses destinées et l'un des hommes disait :

« Moi, j'ai pu mieux que beaucoup d'autres faire des remarques. Longtemps je vécus, vous le savez, avec les plantes, puisque je fus jardinier ; durant plus de trente ans, j'aidais le père François, celui qui exploitait les terres du château en ruine des Lentillac, là-haut, au-dessus de nos têtes, le pauvre vieux est mort, c'était un brave homme. Eh bien ! nous avions observé tous deux que le voisinage du laurier fait mourir la vigne. Combien de fois nous avons tenté de les faire vivre côte à côte sans y jamais réussir ! A la fin, pris de colère, le vieux arracha les lauriers qui faisaient tout ce mal et les vignes se prirent à renaître dans ce même endroit. Nous avions remarqué aussi que la vigne, de son côté, a la haine de la



ciguë. Elle la détruit sans pitié et le mal ici ne me paraît pas grand. La *rue* fait également mourir la ciguë. Les hommes ne sont point les seuls à se faire la guerre entre eux.

Mais il est des plantes qui se veulent du bien, qui éprouvent une véritable sympathie l'une pour l'autre. La vigne, par exemple, aime le voisinage de l'orme, elle y grandit à merveille, et le figuier profite rapproché du platane. »

Et tandis qu'il parlait, je me disais que les curieuses observations de ces paysans avaient déjà été faites par les poètes anciens; Virgile n'a-t-il pas recommandé dans les *Géorgiques*, la saison à laquelle il faut marier la vigne à l'ormeau.

Ovide n'a-t-il pas écrit *Ulmus amat, vitis non descrit ulmum* ?

Des auteurs de l'antiquité nous apprennent aussi que l'ombre de l'yeuse était sacrée à leurs yeux, et d'autre part, je me suis laissé dire que les solanées se développent mieux sous l'ombrage des ifs que partout ailleurs.

L'imagination des Arabes prête de poétiques aspirations à l'âme des fleurs. D'après eux, celles qui remontent à l'arrière-saison « sont en rêve ».

Des horticulteurs de notre temps prétendent qu'une véritable inimitié sépare le réséda de la rose. Deux roses et deux brins de réséda en fleurs, disent-ils, cueillis à la même heure et placés dans un même vase, ne tardent pas à se flétrir tandis qu'en les séparant et les plaçant dans des vases différents on conservera leur fraîcheur. Les œillets et les héliotropes

se plaisent ensemble, leur rapprochement prolonge leur vie et leur éclat. Le muguet, d'après ces horticulteurs, serait féroce, il ferait la guerre à toutes les autres fleurs. Ces expériences sont faciles à tenter.

Un de nos voisins, revenant à l'arbre, s'écria : « Qui nous dit qu'il ne s'entretient pas avec les esprits de l'air ! Avez-vous écouté le soir, vous autres ? Moi, au temps de mes nuits passées à l'affût, j'ai entendu des voix dans les feuilles. J'ai remarqué que la rumeur venue du chêne n'est pas la même que celle du bouleau. Le pin siffle, le chêne gronde, le bouleau se lamente, on dirait qu'il pleure à l'automne. — Mais vous savez bien, dit un autre, que l'arbre comprend le langage de l'homme. Dans l'après-midi du mardi gras, chaque année, les propriétaires du pays ceinturent les arbres fruitiers dans le voisinage de leurs maisons, c'est-à-dire qu'ils entourent le tronc d'un lien de paille pour distinguer ceux qui s'entêtent à ne pas produire Les arbres comprennent qu'ils sont marqués ainsi pour être coupés, et il est bien rare qu'ils ne donnent pas de fruits l'été suivant. Mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui trempent dans du bouillon des brins de paille et les enroulent ensuite autour du tronc des arbres malades. L'arbre ne se nourrit pas de la sorte, que diable ! »

Je rapprochais alors, dans mes pensées, cette coutume bizarre du Limousin d'un usage sicilien qui offre avec elle la plus grande analogie. Là-bas aussi, l'arbre du verger a une volonté et comprend. S'il s'obstine à ne pas produire, voici comment on le traite au village d'Ucria. Le samedi saint, le paysan, armé d'une hache

et suivi d'un ami, fait semblant de vouloir l'abattre. Au moment d'abaisser la cognée, l'ami intercède pour l'arbre, prie le propriétaire de patienter une année encore, promettant alors de ne plus s'interposer. Et lui cède à ses instances. Il est rare, disent les Siciliens, qu'un arbre fruitier demeure sourd à cette menace et ne produise pas. Un autre disait : « Oui, oui, l'arbre comprend et les quartiers de la lune gouvernent sa croissance, c'est connu; mais les bêtes aussi subissent les effets qui attirent ou repoussent. Nous savons tous que le chien fascine la perdrix; j'ai vu la vipère attirer la grenouille et l'oiseau, le crapaud endormir d'un regard la belette; mais à son tour le crapaud tremble devant l'araignée!... Vous savez tous, continuait-il, que les abeilles sont sensibles à nos plaisirs comme à nos peines, qu'elles veulent être associées aux événements qui intéressent la maison. Et c'est pourquoi nous les mettons en deuil en attachant aux ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a mort chez nous. Lorsqu'il y a une joie, un mariage par exemple, une fête familiale quelconque, c'est avec un morceau d'étoffe ou de ruban rouge que nous ornons la ruche.

« J'ai entendu dire que dans l'ancien temps, en notre pays, on avait des égards pour les essaims; on se serait gardé de les acheter à prix d'argent comme un objet quelconque, on les échangeait pour les produits de la terre ».

Et toujours en écoutant ces hommes je songeais.. et j'établissais quelques curieux rapprochements. Frappés du merveilleux dévouement des abeilles, des

philosophes de l'antiquité supposaient qu'elles avaient reçu quelque parcelle de l'intelligence divine et comme une émanation du ciel.

« Si les abeilles viennent à tomber malades, à l'instant elles changent de couleur, dit Virgile, et une horrible maigreur les défigure. Elles emportent de la ruche le corps de leurs compagnes et mènent le deuil des funérailles. »

Des poètes si illustres ayant eu de telles croyances, partagées de leur temps par les gens du peuple, nous ne devons pas nous étonner de la crédulité de nos paysans.

« Moi, dit Chazal, j'en reviens encore à l'arbre et je vous dirai la plus extraordinaire chose qui se puisse concevoir. D'autres que moi en furent témoins, pour ne citer que l'ancien maire, homme grave et réfléchi. Donc je sortais un soir de la veillée, il était passé minuit. J'étais allé au village du Mars. Et comme je suivais le chemin pour rentrer, arrivé à deux portées de fusil du cimetière, j'aperçus près du talus un arbre qui frappait le sol de ses branches et se relevait ensuite. Je pensai que quelqu'un, caché dans l'herbe, les deux mains au ras du sol, l'inclinait et le secouait pour effrayer les passants. Cependant, en réfléchissant, cela me parut impossible, car l'arbre était de la grosseur de mon bras et sa base devait être résistante, et d'ailleurs la lune donnait souvent à travers les nuages. Je restai coi un instant ; j'observai... Comme le mouvement continuait, que le pauvre arbre se jetait avec fureur sur la terre comme pour se détruire lui-même, que ça faisait pitié, je

m'approchai. L'endroit était désert. Saisissant le tronc de mes deux mains je voulus le retenir, mais je n'y parvins pas, une force terrible le gouvernait et m'entraînait aussi. Je m'en allai et longtemps encore, suivant la route, je l'entendis frapper et comme sourdement gémir dans la nuit...

« Au jour, l'arbre était tout meurtri dans ses branches et comme déchiqueté. Il avait perdu beaucoup de feuilles. Deux soirs de suite je pus le voir se démener ainsi; d'autres que moi l'aperçurent en passant: les uns prirent peur et s'enfuirent, d'autres firent des efforts inutiles pour l'empêcher de se mouvoir. Il resta tranquille à la fin, un peu tordu, puis il dépérit et sécha. »

De ceux que je réunissais presque chaque soir, deux étaient *metzes*. Le mot *metzes*, *meige* en vieux français, désigne, en patois limousin, tout à la fois le médecin, le mage et le magicien. L'étymologie du nom est assez obscure. Quoi qu'il en soit, l'un deux, Chazal, exerça longtemps le métier de forgeron. Un peu partout, le forgeron, familier du feu, passe pour manier des forces occultes, probablement vieux souvenirs ataviques des Cabires, compagnons de Vulcain dans les fournaises de l'Etna. On dit celui-ci en possession de certains secrets transmis par ses ancêtres, qui lui permettent de guérir nombre de maladies et surtout la fièvre intermittente. Quand à Pélissier » l'autre metze, il traitait aussi certains maux, mais on le donnait comme plus versé dans la sorcellerie. Plusieurs fois j'avais vu son fils, metze lui-même, par suite d'une tradition secrète que lui légua sa

femme mourante, traitant l'érysipèle. Toute enflure, toute fluxion en dehors de la fluxion dentaire, tout œdème de la peau est désigné en ce pays sous le nom d'érysipèle.

Les malades venaient de loin pour le trouver, et les consultations se donnaient dans un pré en pente ou dans un jardin où il travaillait, devant les profondes gorges, au bruissement tumultueux des cascades.

Souvent, le soir on venait frapper discrètement à sa porte, et, profitant du mystère de la nuit, il se rendait au chevet des malades dans quelque hameau voisin.

Je l'avais donc surpris exerçant son ministère. J'avais assisté aux opérations auxquelles il se livrait. Je n'ai vu auprès de lui que des femmes, plus sujettes sans doute que les hommes au genre de maux qu'il avait la spécialité de soigner, ou plus confiantes en son savoir. Elles arrivaient lentement, la tête enveloppée de linges. Il les conduisait à l'ombre d'un arbre et les faisait asseoir sur une grosse racine ou sur un rocher. Il enlevait ensuite avec précaution les linges qui protégeaient la partie atteinte du contact de l'air. Le visage alors apparaissait, blafard, tuméfié, plus repoussant encore devant la nature radieuse, où l'on n'est habitué à voir que les fraîcheurs de la vie.

Le metze palpait alors l'enflure; ses gros doigts s'enfonçaient dans l'œdème où leur trace livide demeurait un instant. Alors mouillant son pouce de salive, le magicien formait des croix et des cercles magiques sur certaines parties de l'enflure, souf-

flait dessus à trois reprises consécutives. Il suivait ensuite, on eût dit, le trajet de certains nerfs et, à la manière des magnétiseurs, il semblait chasser le mauvais fluide dont il s'était imprégné. S'interrompant il murmurait des prières, des exorcismes ou des conjurations. Puis revenant au silence et reprenant son air inspiré, il recommençait ses marques avec la salive, ses souffles et ses passes... Lorsque mon metze avait fini il recouvrait avec soin le visage de la malade et se levait, lui disant: « Allez, vous serez bientôt guérie. » Deux fois on m'a rapporté qu'une amélioration très rapide était survenue le lendemain même du jour du traitement; le visage n'était plus enflé, l'œdème avait disparu et la malade vaquait, paraît-il, à ses occupations habituelles.

Chazal fut donc un metze renommé; il est vieux aujourd'hui, rarement il exerce. D'ailleurs la fièvre intermittente qu'il traitait autrefois avec le plus grand succès, dit-on, et qui était en quelque sorte endémique dans la Corrèze, tend à disparaître complètement. Un certain Auberti, habitant actuel de Tulle, fut comme Chazal un metze célèbre. Comment guérissait-il *de la rate*, comme on dit ici en parlant de l'hypertrophie de cet organe occasionnée par la fièvre, de l'hypertrophie du foie et même du carreau des enfants? Je l'ignore, je sais seulement qu'il était le neuvième garçon d'une famille, et l'on prétend que ceux-là viennent au monde avec le pouvoir surnaturel de guérir, tandis que la plupart des metzes se conforment à des traditions secrètes perpétuées dans leurs familles.

(*A suivre.*) C. B.

Un mort ressuscité au Panthéon

— OU —

Les vicissitudes d'un Grand Prix de Rome

(*Suite*)

Maintenant la ville géante s'éveille, la fournaise humaine s'allume, le volcan urbain rentre dans sa quotidienne période d'activité, vomissant par toutes ses bouches intérieures, par ses boyaux obscurs, la lave ténébreuse des combattants de la vie, lutteurs encore harassés des corps à corps de la veille, s'écoulant lentement, sans un cri, sans une plainte, éternellement las, vers la fatalité éparse dans les bas-fonds : les ateliers, les usines, les magasins-villes.

Cependant quelqu'un a heurté au logis de Yan Ghérardt.

C'est le laitier matinal apportant le lait cacheté.

Yan Ghérardt-esprit l'aperçoit distinctement à travers les parois du logis et la porte fermée.

Ah !... Le vieux domestique de Ghérardt va ouvrir, lentement, sans se presser, traînant ses savates crasseuses sur le miroir du plancher verni.

« C'est vous, monsieur Urbain ? Eh bonjour ! ...

— Bonjour, bonjour, maître Timoléon.

— Quoi de nouveau ? Vous paraissez tout ronchonneux ce matin !



— On le serait à moins. On a fait la noce tout hier, ici !

— Ah oui ! je sais... à cause de la nomination du patron...

— Parlons-en ! Sa nomination ! Sa nomination !... Sans moi, oui, sans moi, il ne l'aurait pas eue, allez. Oui, moi qui vous parle ! Je lui donne des conseils à cet homme !

Tous les matins, le patron vient me trouver et me dit : « Eh bien, mon petit Urbain... qu'est-ce que tu dis de mon travail d'hier ! »...

Puis après un silence important :

« Tenez, maître Timoléon, supposons qu'il ait fait un Mercure, hein ? Vous savez ce que c'est qu'un Mercure ?

— Je vous crois ! C'est cette machine... comme de l'argent dans un thermomètre...

— Eh non !... Enfin, supposons une statue, hein ?

— Voui ! monsieur Urbain. Voui ! Une statue !...

— Eh bien, je lui dit : « Heu ! Heu ! il manque de ça, ou de ça, ou encore de ça. » Vous comprenez ?..

— ..... !

— Et alors le patron me dit : « Sacré Urbain, va ! » Et il ajoute de ça, ou de ça, ou encore de ça !

— ..... !!

— Ah ! sans moi, allez, il serait pas de l'Académie à cette heure, pour sûr, cet homme !

— Vous êtes épatant, monsieur Urbain. Voici votre lait ! N'oubliez pas que vous me devez trois bouteilles... hein ?

— Ça va ! ça va ! Soyez tranquille. Je vous paierai ça demain.

— A revoir, monsieur Urbain. A revoir. »

Et le laitier s'éloigne. Son pas lourd sombre peu à peu dans le silence, lui-même disparaît dans la pénombre de l'aube.

« Monsieur Urbain » ferme alors la porte et va faire chauffer le lait du maître.

Yan Ghérardt-esprit le suit jusqu'à l'office. M. Urbain prélève d'abord sa part, ajoute de l'eau, pour combler le déficit, fait chauffer « le lait de monsieur » et porte ensuite celui-ci dans la chambre du maître.

Silence. Au bruit de la porte « monsieur » n'a pas bougé.

« A-t-il le sommeil solide tout de même, le veinard ! Hé, monsieur, voici votre lait ! votre lait ! »

Même silence.

Yan Ghérardt-esprit est très intrigué. Comment « mons Urbain » va-t-il prendre la chose ! Pauvre Urbain ! Il tenait tant à son vieux maître ! Combien de fois ne lui avait-il pas dit, la mine désespérée : « Ah ! si monsieur meurt, je ne m'en consolerai jamais ! ». Et il essuyait alors du revers de sa main, une larme furtive. « Pauvre Urbain ! Cela va être déchirant ! Trouver son maître mort ! Mort ! Mort ! Quel malheur! » Et Yan Ghérardt-esprit pleurait des larmes éthérées à cette douloureuse pensée.

« Eh bien, quoi ! s'exclama Urbain. Il est devenu sourd le patron ! En voilà une sévère ! »

Et le domestique d'un coup de poing entrouve la fenêtre et repousse les contrevents.



Un jour blême filtre dans la chambre et tombe sur le cadavre.

« Mince ! Qu'est-ce que ça veut dire ! »

Et Urbain s'approchant du corps le secoue en tremblant.

« Zut ! Il est mort ! Bon dieu de bon dieu ! Il est mort !... Il faut avertir la police ! Quel touintouin ! Ah ! l'animal, l'idiot ! S'il aurait pas pu appeler ! Ganache ! Allons chez le commissaire... Quelle histoire, quelle histoire !... Si encore je suis couché... sur son testament. Un vieux garçon ! Comme moi ! Un confrère ! Ah bon dieu de bon dieu ! Quelle histoire ! »

Et ce « brave Urbain » disparaît laissant Yan Ghérardt-esprit, quelque peu interloqué de cette oraison funèbre, Yan Ghérardt-matière, étendu en chemise de nuit sur son lit funèbre.

. . . .

Il fait grand jour maintenant.

Le bruit de la mort subite de l'illustre sculpteur court les rues voisines, puis les boulevards et gagne le quartier des Ecoles. En les cavernes mugissantes de la Presse, sur le marbre des typos, l'entrefilet nécrologique s'aligne déjà, prêt pour la mise en page...

Yan Ghérardt-esprit voit tout cela ; il voit si bien et si loin, de sa chambre mortuaire, qu'il a saisi au vol une coquille faite par un typographe distrait. Ce dernier a écrit son nom patronymique sans *H*, sans H ! et cette futilité lui semble une montagne, cela l'obsède, cela le crispe... Il s'entend murmurer sans cesse : « Ghérardt, sans H !... On veut m'appeler

comme tout le monde, Gérardt tout court !... O cet H ! Cet H (1) !! »

Cependant on a procédé à la toilette funèbre du cadavre. Tant bien que mal, des infirmiers de l'hôpital voisin, appelés à la hâte, l'ont sanglé dans son frac d'immortel. Le corps était déjà rigide. Qu'importe ! On a torturé la loque humaine, ployé de force les articulations de marbre, disjoint les jointures de plomb. Maintenant, ô dérision, son « figaro » habituel lui fait une dernière fois la barbe ! Yan Ghérardt-esprit a assisté à tous ces préparatifs. Ce qu'il a enduré de souffrances morales à se voir si fêté, si choyé la veille et si rudoyé le lendemain, est indescriptible !

Le « raseur », l'ultime, sans doute, vient de partir, et sa carcasse maintenant gît, macabre et parcheminée, sur son lit tendu d'un drap sombre.

Yan Gérardt-esprit, tristement pelotonné, loin du cadavre, dans un étui à cigare ouvert et laissé sur la cheminée réfléchit aux événements extraordinaires auxquels il assiste et qui lui semblent interminables, cauchemaresques.

Ce qui l'inquiète surtout, c'est qu'il sent très bien maintenant qu'une force invisible le relie à son corps, et, par moment, que des nuages bleus et pourpres, puis blanchâtres, évoluent du cadavre à lui, se groupent autour de son centre-pensée, le

(1) On ne doit pas perdre de vue que l'esprit (incarné ou désincarné en partie seulement par l'extériorisation fluidique de ses principes) est sujet dans le sommeil naturel ou provoqué aux idées fixes, tatillonnes, souvent absurdes. Il y a de l'automatisme inconscient dans ces phénomènes psychiques.

quittent, reviennent, augmentent en ampleur, pour revenir encore et former autour de lui une sphère nébuleuse et abbescente vaguement lumineuse.

Qu'est-ce que cela peut bien être ce brouillard ondoyant et pointillé d'éclairs scintillants qui l'entoure, l'étouffe presque ?...

. . . . , ...

« Maître Urbain » a maintenant revêtu sa livrée des grands jours.

Lui aussi s'est fait une tête et c'est l'air profondément triste, la mine grave et recueillie, qu'il introduit le premier visiteur, le notaire du « Maître » décédé.

Celui-ci est un tabellion fin de siècle et très parisien par surcroît, dans sa mise et son caractère.

Yan Ghérardt-esprit le connaît à peine, ce qui l'étonne!... Un millionnaire qui ne connaît pas son notaire ! Néanmoins ce dernier a l'air parfaitement à son aise, il connaît les êtres et les lieux, expertise d'un coup d'œil le mobilier, suppute la valeur de l'immeuble, sans se préoccuper le moins du monde de Yan-Ghérardt-cadavre.

Son inventaire terminé, le notaire s'approche du lit, secoue le chef à la manière des magots chinois puis : « C'est étonnant, je le croyais blond... Il se teignait donc ! Hé ! Hé ! Il est immensément long, le gaillard ! Il va lui falloir un cercueil de taille. »

Puis son panégyrique terminé : « Urbain ?

— Monsieur le notaire ?

— Veillez à ce que rien ne s'égare ici, ou se dilapide, n'est-ce pas. J'ai des pouvoirs très spécifiques, à ce sujet.., des héritiers...

— Il y en a donc, monsieur le notaire !

— Mais oui !

— Ah bah ! Et qui donc ?...

— Une certaine demoiselle Machin... Oh ! c'est une donation qui date de loin ! signée dans une heure de folie ! Je l'avais averti ! Mais faites entendre raison à un vieux garçon...

— Je croyais, monsieur le notaire aussi... célibataire...

— Oh ! mais moi, c'est différent, je suis jeune, Urbain. C'est bien différent !... Allons Urbain, occupez-vous du « Maître ». Pour quelle heure le service ?...

— Je l'ignore, monsieur le notaire. On parle de funérailles aux frais de l'État, d'embaumement, du Panthéon... Que sais-je ?... Vous savez... c'est peut-être aussi des...

— Eh pourquoi pas ! Le « Maître » en est digne ! Le « Maître » est une gloire française ! Le « Maître » a orné nos plus beaux édifices des « Créations de son Génie » ! Le « Maître » est commandeur, immortel ! Son « œuvre » lui survivra éternellement !... Sur ce Urbain, n'oubliez rien, occupez-vous du « Maître ». Je me repose sur vous.

Et le notaire disparut laissant Urbain ahuri de cette avalanche inattendue de « Maîtres ».

En disant que l'État devait s'occuper des funérailles, Urbain avait cru lancer une affirmation en l'air, sans se douter qu'elle était bien près de se réaliser.

Une trépidante vibration de la sonnerie électrique l'arracha à son ébahissement. Il courut à la porte et



l'ouvrit. Le visage effaré de « Mâme Tronchu » la concierge, apparut.

« Ah! monsieur Urbain, il y a des cipaux à la porte! s'écria la concierge d'une seule enfilée, sans prendre haleine. Quatre cipaux! Oui, quatre cipaux qui disent comme ça qu'on va l'embaumer...

— « Le Maître! » Madame Tronchu. Le « Maître! ».

— Voui, votre maître, paraît qu'on va lui sortir toutes les... tripes pour lui mettre des bouchons de paille à la place! C'est Mâme Philenpointe, la charcutière du coin qui dit qu'on fait comme ça!... Seigneur Dieu, le pauvre homme! moi qui le voyait encore hier passer devant ma loge..., et je disais à Ugène mon homme : « Vrai! Ugène! On dirait qu'il rajeunit notre maître! Ah le pauvre! le pauvre! »

Et la brave « Mâme Tronchu », les brides de son bonnet au vent dans le dos, levait les bras au ciel, semblant prendre le plafond à témoin du pronostic irréalisé, confié la veille à Ugène, sur son maître.

Bientôt, en effet, un des gardes municipaux entra et prévint Urbain que « l'on allait procéder sans retard à l'embaumement du « Maître », que par conséquent on ne devait laisser, sous aucun prétexte, approcher quelque personne que ce fut. Ordre du conseil des ministres. » Son discours terminé, le municipal fit demi-tour en principe et descendit suivi de madame Tronchu en pleurs.

Yan Ghérardt-esprit avait assisté à cette scène et déjà une vague terreur le saisissait à la pensée qu'on allait sophistiquer sa dépouille.

Il se voyait déjà étendu sur une table, livrant sa nudité sénile au scalpel et aux seringues des chirurgiens, puis immergé dans un bain de sulfate de cuivre, et il maudissait du plus profond de son âme, les humains, qui, les premiers, poussèrent la barbarie jusqu'à ce degré de férocité savante et compliquée...

Bientôt cependant le municipal reparut. Il y avait contre-ordre. « Le Maître Ghérardt » ne serait pas embaumé, mais simplement mis en triple bière.

L'Etat, néanmoins, allait organiser des funérailles nationales, dignes de son génie et ses restes illustres iraient reposer au Panthéon...

L'Esprit de Yan Ghérardt,à ce changement dans les dispositions de ses funérailles, éprouva presque de la joie... mais de nouveau l'idée d'être triplement verrouillé en des cerceuils le hanta...

De nouveaux appels de la sonnerie électrique l'arrachèrent à ces tristes réflexions... Urbain, sans se douter que son maître le suivait, invisible, alla ouvrir. C'étaient des visiteurs accourus, pour revoir une dernière fois la dépouille du « Maître. » Et le défilé des amis du défunt commença :

Gens vêtus de noir, l'air profondément peiné, osant à peine parler, murmurant à voix basse des : « Qui l'aurait dit! Qui l'eut cru! Ce talent! Ce génie! Si jeune! Si vivant hier soir encore! Mourir à la fleur de l'âge! Le sort est souvent cruel! Ah le malheureux! Moi qui l'estimais tant! Et comme il savait me le rendre! Ce pauvre ami! Ce grand cœur! » puis jetant à la dérobée un coup d'œil sournois sur leurs voisins pour voir si leur mot avait porté. Et de nou-

veau, les yeux baissés, les mains douloureusement pendantes, un pli funèbre au front, pénétrant avec recueillement dans la chambre mortuaire pour jeter sur la dépouille funèbre un regard voilé, lourd de philosophiques pensées sur le néant, la vie, la mort, ils s'arrêtaient devant le cadavre, les traits tirés eux aussi, adressant de la main un dernier, un lent adieu à « ce cher ami, cet excellent cœur », en des gestes d'automates ou de somnambules...

Ainsi défilèrent les collègues du sculpteur, professeurs à l'école, les personnalités littéraires et artistiques parisiennes sachant par avance que le reporter attentif, invisible, mais toujours présent, noterait leur attitude, décrirait leur allure, croquerait leur physique, reproduirait les oracles tombés de leurs lèvres, les dénaturant au besoin pour les embellir...

Tous se surveillaient, s'analysaient, se flairaient, posant dans cette chambre, devant ce mort, comme à une première ou au vernissage et Yan Ghérardt-esprit qui pouvait seul lire dans leur trouble pensée reculait effaré, écœuré, devant les mont joies d'ordures psychiques qui s'entassaient dans leur cerveau, les émanations pestilentielles qui tourbillonnaient autour d'eux, dans leur *aura* de vaniteux, d'égoïstes, d'envieux, de vieillards parfois sadiques, toujours hypocrites, papelards... Certains cependant étaient réellement contristés. Leur contenance n'avait rien d'affecté, de cherché. C'étaient les moins décorés, les moins en vue, les indépendants, talents personnels, francs, primesautiers, bûchant exclusivement pour l'art et non pour la galerie, dédaigneux des titres, des

parchemins, des hardes palmées d'or et suivant dans la vie l'étoile radieuse de leur Idéal, les yeux perdus dans leur rêve, les pieds saignants et poudreux sous l'infâme poussière terrestre.

Parmi eux, Yan Ghérardt-esprit reconnut les deux inséparables occultistes, vieillis mais fiers, le front ridé, mais les yeux pleins de prophétiques lueurs, immobiles devant ce cadavre, perdus dans leurs insondables pensées. Et Yan Ghérardt-esprit voyait jaillir des rayons de leur front superbe et il sentait leur verbe uni venir, par delà la mort, dire un dernier adieu terrestre, un chaleureux au revoir céleste dans les sphères plus hautes de l'évolution psychique des êtres transcendants, à son « Moi conscient » qu'ils savaient errant encore dans les plans inférieurs de l'Astral, dans cette chambre peut-être...

Aux occultistes, succédèrent des matérialistes, le front haut, le regard assuré, mais émus cependant devant ce cadavre. Et Yan Ghérardt-esprit, pénétrant leur pensée, voyait peu à peu surgir de leur cerveau, pour aller se fondre par lambeau, par bouffée dans l'éther ambiant, une inquiétude angoissante, un doute poignant sur l'exclusive matérialité de l'Être et de la Nature. Ce cadavre les intriguait et ils auraient voulu percer, derrière ces amas de nerfs, de muscles, de veines le secret qu'ils sentaient et qu'ils redoutaient, le secret du sphinx qui fait d'un homme ignorant l'égal du quadrumane et de l'Œdipe triomphant, un dieu !

Cependant, un instant distrait par le sourd colloque de leur conscience, les matérialistes s'étaient regardés. La bêtise humaine ne peut s'affirmer ostensiblement

que par la collectivité ; l'homme, abandonné à lui-même, s'incline devant sa conscience, ce regard de l'Absolu, et la sent vivre et penser en lui et hors de lui. Dans la solitude, l'homme, seul, se replie sur lui-même et son âme divine alors se révèle à lui, éclatante de lumière et de vérité ; mais, en groupe, l'âme collective, l'âme grégaire, encore animale, annihile le Verbe divin. Dans ce regard mutuel les matérialistes se retrouvèrent, s'affermirent et ils se retirèrent de l'air grave et fataliste de celui qui comprend l'inanité des deuils et des aspirations surhumaines

Longtemps le défilé continua : visages amis, oubliés, à peine entrevus ou inconnus ; consciences nettes ou aux recoins d'ombre, souvent entièrement ténébreuses; visages affables ou rudes, sournois ou ouverts ; des artistes déjà en renom, des vaniteux, des timides, des talents honteux à force d'être sans apprêt ; des peintres et des sculpteurs se mesurant jalousement du regard à la dérobée comme des lutteurs dans l'arène ; des littérateurs au style réaliste et lâché comme leur lavallière crasseuse et flottante ; d'autres aux gilets éblouissants, passant du violet évêque au rouge cramoisi ; poètes aux chevelures raphaélique ou byronienne ; romanciers affectant des airs de bourgeois sans façon, s'ingéniant à esquisser des sourires bienveillants, des mines bon enfant; dramaturges empesés, perdus dans des redingotes « à la deroulède » ; critiques ventrus comme des bonzes, chauves comme la déesse Occasio, rasés comme des ténors, parfumés comme des courtisanes, enfin tout le



ban et l'arrière-ban des Beaux-Arts, convié à la curée du mort, venu moins pour saluer sa dépouille que pour s'étudier, s'examiner, se dénigrer dans le dos... se congratuler face à face...

A midi, cette foule s'éclipsa et Urbain aidé de « Mame Tronchu » s'ingénia à placer avec symétrie et bon goût les couronnes et gerbes de fleurs, offertes au « Maître » par ses amis « inconsolables », ses collègues débordant d'une « sincère sympathie », ses élèves « reconnaissants ».

Cela fait, Urbain descendit s'octroyer un bouillon chez la concierge et Yan Gherardt-esprit demeura de nouveau seul avec son cadavre, traînant par les appartements vides mais bourdonnants encore sous l'essaim des pensées de tous ses visiteurs, — pensées extériorisées et individualisées, larves inconscientes flottant maintenant par les chambres — sa mélancolie d'âme en peine et l'inquiétude du *statu quo* psychique qui le liait, immortel cependant, à ce corps bien près d'entrer en décomposition...

L'après-midi les visiteurs affluèrent encore et Yan Ghérardt-esprit fatigué, écœuré par leur pharisienne sollicitude, se retira devant le flot humain toujours croissant qui envahissait impudemment maintenant toutes les pièces, tous les réduits, expertisant aussi le mobilier et les œuvres d'art. Il alla se rencogner douloureusement dans un recoin obscur de son atelier, où il développait lui-même autrefois les clichés des instantanés pris par lui à travers champs ou dans ses voyages et resta là jusqu'à la nuit, comme engourdi dans un sommeil profond, léthargique. Il ne revint auprès de



son cadavre que lorsque le silence plana de nouveau sur le logis désert. Un cierge maintenant éclairait le corps de lueurs falotes, mais aucun prodrome de décomposition ne s'annonçait. Les ongles restaient blanchâtres, transparents et dans le cadavre Yan Ghérardt-esprit apercevait le sang figé presque, mais toujours pourpre et comme élastique...

Bientôt les employés des pompes funèbres apportèrent le cercueil, une simple boîte en chêne au lieu de la triple prison annoncée par la voix de la presse. Décidément, l'Etat se montrait chiche pour son grand homme! Par deux fois, le Conseil des ministres avait réfléchi... Allait-on maintenant contremander les funérailles nationales et supprimer le Panthéon !...

Yan Ghérardt-esprit, atteint dans son amour-propre, commençait à regretter « le bourrage de paille » de « Mame Michu » et la triple enveloppe qui devait conserver ses mânes.

Il fut indigné de la mesquinerie des ministres, plus occupés à défendre leur porte-feuille contre la meute hurlante de leurs collègues affamés qu'à rendre justice aux artistes de génie, et sa rancœur s'exhala longuement contre ce gouvernement de «politicailleurs», de « jappeurs après l'assiette au beurre » incapable de combattre pour « l'Art et son Sacerdoce! ».

Pour un peu, s'il l'avait pu, il leur aurait disputé sa défroque; mais que faire ?... En un tour de main, les croque-morts l'avaient « emballé » claquemuré, verrouillé dans les quatre planches funèbres.

Et maintenant, assis sur le cercueil placé sur des chaises, et recouvert d'un drap mortuaire noir écar-

telé d'une croix d'argent, Yan Ghérardt-esprit attendait encore, toujours que le paradis de l'Evangile ou la Géhenne de la Bible voulut bien s'ouvrir pour le recevoir.

Lassé cependant de rester près de sa dépouille inerte, il désira sortir, faire un tour sur le boulevard, distraire son inaction, mais il se sentait cloîtré dans l'appartement et bien qu'il vit à travers les cloisons et la mur de façade ce qui se passait au delà, l'idée que ces obstacles matériels pouvaient, devaient l'arrêter, suffisait pour paralyser sa volonté et repousser son corps fluidique chaque fois qu'il essayait de franchir l'obstacle translucide.

Car, maintenant, en possession complète de son « moi astral », du vêtement fluidique de sa pensée, épousant absolument la forme, l'aspect de son cadavre, de son « moi physique », il allait et venait par ses appartements, plaçant tout naturellement l'une devant l'autre ses jambes d'air individualisé, agitant avec étonnement ses mains éthérées. Arrivé devant sa porte fermée qu'il essaya mais en vain d'ouvrir avec ses mains fluidiques, ses doigts transparents, il avisa le trou de la serrure. L'idée baroque de s'y engager la tête la première germa dans son esprit. Il voulut la chasser. Elle résista. Vaincu, il s'y abandonna et essaya de piquer une tête par cette sortie d'un nouveau genre...

Quel ne fut pas son étonnement de se trouver sur le seuil de son logis, de l'autre côté de la porte !

Revenu de sa surprise, Yan Ghérardt-astral et pensée fit un geste déluré, rappelant le claquement



classique de doigts du gavroche, exprimant ainsi quelque vague idée de « je m'en fichisme »et dévalla à son aise les escaliers. Il jeta, en passant, un regard sur le sanctuaire hermétiquement clos de « Mâme Tronchu » et, par un nouveau plongeon à travers la serrure de la porte, il se trouva dans la rue.

Décrire la fantastique excursion du sculpteur décédé à travers Paris-la-nuit nous entraînerait trop loin. Le vaudevilliste ou le romancier des fétards, pourraient seuls essayer de nous en donner un vague aperçu... Peut être même, Yan Ghérardt dédaigna-t-il les plaisirs faciles pour des distractions plus élevées...

Chose bizarre, coïncidence étonnante et que la presse spiritualiste d'alors nota avec des gloussements d'admiration, on apprit qu'une des figurantes de l'Académie Nationale de musique — voyante, paraît-il — et se disposant, costumée en walkyrie, à fendre le ciel nébuleux de Wotan sur son hyppogriphe de bois aperçut l'ombre dolente de Yan Ghérardt traversant la scène lentement, indifférent au spectacle de la salle et du théâtre, perdu dans quelque wagnérienne rêverie, et fut prise aussitôt d'une effroyable crise de nerfs. Vers la même heure, dans sa loge, la Grande Tragédienne vit avec terreur, au moment où elle se regardait dans la glace pour donner le dernier coup de fion à son maquillage, une buée à visage humain s'interposer entre le cristal du miroir et ses charmes peinturlurés.

Enfin, au théâtre français, le poète jadis baudelairien, alors shakespearien « à ses heures » et qui faisait ce soir-là jouer un mélodrame — en vers, assure-t-on, —

entendit une voix caverneuse et psychique murmurer à ses oreilles, cependant qu'un frisson glacial courait le long de ses vertèbres : « Quel four grandiose... ou quel jour grandiose ! » Il ne sut pas au juste..., mais ce devait être « jour grandiose » assurément... On dit four immense et jour grandiose... c'est évident !

Etait-ce bien Yan Ghérardt-esprit traînant ainsi sa misérable destinée astrale dans les lieux où s'étaient peut-être passées ses soirées terrestres ?... Oncques ne le sus, mais ce qui est à peu près certain (les journaux l'affirmèrent tous, à deux heures du matin, un locataire de l'immeuble du sculpteur, rentrant chez lui, après avoir religieusement offert de multiples libations au dieu des vendanges, fut terrifié par l'apparition d'un spectre coiffé du bicorne et traînant une rapière qui gravissait pensif les premières marches de l'escalier.

Cette apparition, paraît-il, le « renversa » et lourdement il tomba, évanoui, sur le sol, d'où on ne le releva que deux heures après au lever du jour, ivre-mort et nageant dans un lac de sang desséché..., ou de vin, on ne le sut jamais au juste...

Cependant, Yan Ghérardt-pensée, las d'errer par les rues de Paris, était revenu à son logis et, le matin vers les neuf heures, qui avaient été choisies pour les funérailles, il s'éveilla d'un sommeil pré-nirvanien, au bruit que firent les « croquemorts » en venant prendre le cercueil.

Lamentable, de plus en plus désespéré, Yan Ghérardt-esprit descendit derrière son corps, porté à quatre



par les nécrophores, et, arrivé dans la rue, il put assister au déploiement magnifique du cortège funèbre.

L'Etat, pris de regrets tardifs sans doute, avait, cette fois, bien fait les choses.

A l'apparition du cercueil, le commandement sec de « Portez armes ! » vibra dans le silence recueilli de la rue et, dans le roulement funèbre des tambours, voilés de crèpes battant aux champs, Yan Ghérardt, ébloui, vit scintiller des flammes sur l'acier des baïonnettes et des épées, s'agitant avec précision dans la gloire matinale du soleil.

C'était, certes, vraiment impressionnant. La foule muette et nue tête, maintenue par la haie brillante, sous les cuivres, des soldats du génie et de la ligne, immobiles et comme changés en statue, les groupes graves et hautains des corps élus ceinturés de leur écharpe tricolore, les officiers aux ors flamboyants, les ambassadeurs étrangers chamarrés d'or et surchargés de panaches, les immortels au frac vert et or, au gilet immaculé, les délégations de la Ville et de l'Ecole des Beaux-Arts, les gardes municipaux coruscants sous leur blanc harnois rehaussé de cuivre, puis enfin le corbillard, toute cette pompe émut Yan Ghérardt-esprit lui-même, flatté dans son amour-propre.

Maintenant les nécrophores soulevaient le cercueil de Yan Ghérardt-cadavre et le faisaient glisser dans le corbillard.

C'était un véritable monument ambulant que cette voiture funèbre, chargée de charrier du logis à l'église

et au charnier, l'amas de chair décomposée qu'est le corps de tout homme défunt, ce réceptacle de tous les vices, ce but de toute gloire, de toute action éclatante ou vile, ce rien enfin qui pourtant a toujours été la cause déterminante des révolutions et des désastres qui ont changé la face de notre Orbe des terres.

Le convoi funèbre s'était mis en marche. En tête le curé de la paroisse à laquelle appartenait la demeure de Yan Ghérardt, flanqué de deux vicaires et précédé de ses acolytes, marmottait ses patenôtres, de l'air résigné de l'homme habitué à expédier dans l'autre monde, soir et matin, des âmes plus ou moins chrétiennes. Les vicaires, eux, les yeux baissés, imitaient son exemple, réglant leur geste et leur attitude sur leur maître spirituel, tandis que les enfants de chœur, un sourire étonné sur les lèvres, supputaient le nombre de bonbons que ce deuil leur rapporterait, arrêtant leur calcul mental pour surveiller, inquiets, la croix d'or allant à la dérive au-dessus de leur tête. Derrière le clergé, un peloton de gardes municipaux, jugulaire sous le menton, le fusil abaissé vers le sol, silencieux et graves, choristes de ce funèbre spectacle, et pénétrés de la hauteur de leur tâche, avançait lentement, adressant, de loin en loin, des coups d'œil d'intelligence à des amis perdus dans la foule, derrière la haie des petits pioupious culottés de pourpre et du noir génie aux parements de velours.

(*A suivre.*)



FRANKLIN ET LES NOMBRES

Voici, à titre de curiosité pour les lecteurs de *l'Initiation* la reproduction d'un des carrés magiques de Franklin, composé de 8 × 8 cases, qui offrent la singularité suivante :

1° Si l'on additionne les huit numéros de chaque file, verticalement ou horizontalement, l'on obtient un total de 260, et le total de la moitié de chaque file ou colonne donne également la moitié de 260;

52	61	4	13	20	29	36	**45**
14	3	62	51	46	35	30	19
53	60	5	12	21	28	37	44
11	6	59	**54**	**43**	38	27	22
55	58	7	**10**	**23**	26	39	42
9	8	**57**	56	41	**40**	25	24
50	**63**	2	15	18	31	**34**	47
16	1	64	49	48	33	32	**17**

2° Une file de huit numéros, montante ou descendante, en sens diagonal, c'est-à-dire formant chevalet, donne aussi 260, exemple : si l'on part du 16 en



montant jusqu'au 10, et que du 23 l'on descende au 17, les lignes parallèles à celles-ci donnent également 260, etc., etc.

En additionnant les numéros des quatre coins avec les quatre du centre, l'on obtient également la même somme : 260.

C'est donc un carré magique qui paraît être parfait dans son genre.

El Boquete, 13 mars 1907.

TATY.



De l'Influence des Marées

L'homme naît pendant la pleine mer et meurt à marée basse, tandis que la femme, au contraire, naît pendant la marée basse et meurt pendant la pleine mer. Une blessure occasionnée pendant la marée montante est toujours suivie d'une abondante hémorragie qui, malgré n'importe quel traitement, ne diminue et ne s'arrête que selon la décroissance de la marée. Aussi, pour qu'une opération chirurgicale soit couronnée de succès, surtout lorsque de fortes hémorragies sont à craindre, doit-elle être pratiquée à l'heure de la marée basse. La vie de l'opéré dépend bien souvent de la perte plus ou moins grande de sang qui peut survenir pendant l'opération. Cette précaution rapport au flux et reflux des marées n'est malheureusement pas toujours strictement et rigoureusement observée, comme elle devrait l'être... Chez la femme, les menstrues apparaissent graduellement avec la progression croissante de la marée. Le flux sanguin se trouve donc sous l'influence directe des marées et régi par les mêmes lois; le flux menstruel cesse progressivement avec la décroissance de la marée et se termine à marée basse. Pour recueillir une sève d'arbre quelconque, l'incision doit toujours être pratiquée pendant l'heure de la pleine mer: c'est généra-



lement ce que font les Indiens qui saignent les caoutchoucs pour en bénéficier le lait. Un régime de bananes, à l'instar de tout fruit qui se cueille vert pour être conservé jusqu'à sa maturité se récolte généralement pendant la pleine mer car il renferme alors suffisamment de sève pour mûrir en quelques jours. Si l'incision faite pour tomber le bananier et en séparer le régime se pratique à marée basse, le régime se dessèche tel quel, la maturité n'a pas lieu et le fruit en devient inservable et inutilisable. Rien n'est plus facile que de vérifier l'heure de la marée et voici un moyen des plus simples, c'est de regarder la pupille de l'œil d'un chat quelconque. A marée basse, c'est un simple trait vertical. Avec la marée montante la pupille grossit également et suit la même progression ascendante.

Quand la marée arrive à son terme, c'est-à-dire pendant la pleine mer, la pupille alors s'arrondit et grossit jusqu'à son maximum d'extension.

Le même phénomène se produit chez l'homme : la couleur des yeux en rend simplement l'observation plus difficile ; chez les personnes aux yeux bleus cependant elle est excessivement voyante et très facile à observer. La différence chez l'homme existe dans la forme que prend la pupille ; au lieu d'être verticale, comme chez le chat, elle est complètement arrondie toutes les phases, ascendantes et descendantes.

TATY.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Programme des Conférences Ésotériques

DU DOCTEUR PAPUS

Jeudi 14 *novembre* 1907

La Constitution de l'homme.
Constitution à trois Eléments.
Constitution à sept Eléments.
Théories diverses et rapports entre elles.
Physiologie, Inconscient et Psychologie.
Le Régime et le Renouvellement des cellules.

Jeudi 12 *novembre*

Le Plan Astral chez l'Homme.
Rêves, Visions, Prémonitions.
Magnétisme, Médiumnité, Spiritisme, Magie.
L'Inconscient, les Démons et l'Hallucination.
Influence du Régime sur l'Astral.

Jeudi 9 *janvier* 1908

La Terre et la Nature.
Constitution du Macrocosme. Les plans de la Nature.
Les Plans terrestres et les Règnes.
Le Minéral, le Végétal, l'Astral, l'Animal, l'Hominal, le Génial, le Spirituel. Évolution de l'âme.
Réincarnation des Animaux.



Naissance d'un monde et Naissance d'un Être.
Les secrets de la Terre. Véritable Théorie des Volcans.
Physiologie de l'Être terrestre.

Jeudi 13 février

Les Races et la Terre.
Histoire des Continents et des Races Humaines.
Le Magnétisme Terrestre et la Clef des Civilisations.
Textes Egyptiens sur les Races.
Constitution de la Tradition des Blancs.
La Kabbale, les Fraternités Initiatiques.
Les Races et les Réincarnations.

Jeudi 12 mars

Les Grandes Traditions et les Envoyés.
Tradition Indoue. Epoques exactes. Divisions. Caractères.
Tradition de Zoroastre.
L'Egypte. La Civilisation d'Israël, Moïse, Esdras.
La Grèce et Rome.
Le Christianisme.

Jeudi 9 avril

Le Christ et sa Mission.
Esotérisme des Evangiles.
Le Christ dans son Œuvre invisible.
Chevaliers Chrétiens anciens et modernes.

Jeudi 14 mars

Sociétés Secrètes et Histoire Moderne.
Des Francs Juges à Cagliostro.
La Rose-Croix et la Franc-Maçonnerie.
Les Coups de canon maçonniques.
La Réforme, la Révolution Française. Napoléon.
L'avenir des Sociétés d'Europe

Jeudi 11 juin

Facultés Occultes de l'Homme.
La Race Future.
Théurgie, Thaumaturgie, Magie Karma.
Forces Invisibles en relation avec l'Homme.
Puissance de la prière, de l'Amour divin et des Epreuves.
Les Guérisons Mystiques. Les Miracles Divins.

Jeudi 9 juillet

La Naissance et la Mort. La Résurrection et ses Mystères.
Clefs Astrales et Clefs Physiques.
Les Mystères du Zodiaque.
L'Apocalypse, le Pater Noster et l'Ave Maria.

Hôtel des Sociétés Savantes, salle F, 28, *rue Serpente*, *à* 8 *h.* 1/2 *du soir.*

Pour donner à nos chers Lecteurs une idée des Conférences Ésotériques sténographiées, nous donnons ci-dessous un extrait de la 3e causerie.

(*Séance du* 9 *janvier* 1908.)

PROGRAMME.

La Terre et la Nature.

La constitution du Macrocosme. Les plans de la Nature.

Les Plans terrestres et les Règnes.

Le Minéral, le Végétal, l'Astral, l'Animal, l'Hominal, le Génial, le Spirituel, Evolution de l'âme.

Réincarnation des animaux.

Naissance d'un Monde et naissance d'un Être.

Les Secrets de la Terre. Véritable théorie des Volcans.

Physiologie terrestre.

LA TERRE ET LA NATURE

PREMIÈRE PARTIE

MESDAMES, MESSIEURS,

On a toujours une tendance égoïste à ne s'occuper que de soi-même. C'est ce que nous avons fait jus-

qu'ici, en esquissant la constitution générale de l'homme ainsi qu'en résolvant le problème de l'Astral humain et de ses multiples manifestations. Aujourd'hui, nous allons aborder la troisième partie de nos recherches. Je vous parlerai donc de la NATURE. comme l'indique le programme que vous avez entre les mains.

La Terre dans la Nature. — Le Destin et les œuvres humaines. — Grandes divisions du Macrocosme. Le Soleil noir et les Cônes d'ombre.

Tout d'abord, rendons-nous compte de notre position exacte dans l'Univers. Eh bien ! la science officielle nous enseigne que nous sommes placés sur une planète, nommée *Terre*, présentant la forme d'une boule et qui tourne sur elle-même dans l'espace. Une foule d'êtres vivants, plus ou moins bien organisés, nous côtoient et forment ainsi les divers montants de l'échelle qui nous sépare des minéraux. Mais ce n'est pas tout. Autour de notre demeure planétaire, roulent des astres opaques qui sont, non pas éclairés, mais actionnés ou dynamisés par les émanations fluidiques d'un soleil. Ces nombreuses *planètes* et leurs *satellites* constituent, avec le *soleil* précité l'un des *organes* du *monde physique* qui, au dire des savants, contient une infinité de systèmes solaires analogues à celui dont nous faisons partie.

Cet UNIVERS, qui vient de nous apparaître si peuplé, offre encore d'autres caractères capables d'exciter la curiosité de tout observateur positif. Le premier de ces caractères, c'est que la force essentielle

de la Nature cherche toujours à entraver la réalisation des œuvres humaines et qu'elle s'efforce même d'anéantir tout ce que nous avons péniblement formé. L'Homme n'arrive donc à maintenir la stabilité de ses créations qu'en luttant sans cesse contre la *Fatalité* ou le *Destin*.

Voyez ce qui se passe sur terre. Si, après avoir tissé de somptueuses étoffes, confectionné de beaux habits, construit des habitations plus ou moins confortables, édifié des monuments et bâti des villes superbes, l'homme cesse tant soit peu son action, immédiatement une puissance qui semble invisible reprend toutes ces choses, les détruit ou plutôt les transforme. Alors, les mites s'emparent de nos effets, les mangent et s'en assimilent la substance ; la rouille ronge le fer ; les herbes folles, les plantes malfaisantes ou vénéneuses et les forêts vierges succèdent aux champs bien cultivés, aux villages et aux cités.

Dans ce cas, la *Nature* se présente à nous comme une terrible *destructrice*. Mais elle est aussi une puissance *créatrice* et *conservatrice* qui adore les poètes et que ceux-ci vénèrent.

Ne connaissant ni le temps ni l'espace, la Nature méprise profondément la vie humaine et tout ce que nous chérissons le plus. La *Puissance naturelle* nous apparaît ainsi sous l'aspect du farouche *Destin* qui, impitoyable, poursuit son chemin sans s'occuper de nos réclamations, de nos regrets et de nos désespoirs. L'étude de cette puissance, en apparence souveraine, constitue toute une philosophie, — le *panthéisme*, — philosophie dans laquelle on ne reconnaît et n'adore

qu'elle seule. Nous autres, *occultistes chrétiens*, tout en admirant la beauté et la grandeur de la Nature, nous croyons et affirmons même qu'elle n'est que l'*émanation* ou le *reflet* d'un *Principe supérieur* et *divin*. Mais, délaissant ce soir l'étude de la Divinité, nous nous contenterons de disséquer l'Univers et nous tâcherons de nous le représenter aussi bien que possible.

En vue d'arriver à une connaissance exacte et approfondie de la Nature, nous partirons de ce que nous apercevons pour aboutir à ce que nous ne voyons pas physiquement. Sans faire de science, demandons-nous seulement quels sont les êtres et les forces qui existent ou se manifestent immédiatement autour de nous. Eh bien ! lorsque nous portons nos regards sur terre, nous constatons l'existence de milliers d'êtres qui ont été distribués par la science en trois plans : un *Plan minéral*, un *Plan végétal* et un *Plan animal*. L'ensemble des êtres et des forces terrestres constitue ce que les Anciens appelaient le MONDE ÉLEMENTAIRE. Voilà la *première division* de l'*Univers*.

Maintenant, tournons les yeux vers le ciel. Nous y verrons des *boules* ou divers astres qui parcourent une route parfaitement déterminée. Ce sont aussi des *êtres vivants*. Beaucoup considéreront comme bizarre et ridicule l'idée que je viens d'émettre car, en général, on a de la peine à se figurer ces immenses amas géologiques de roches et de végétaux comme doués de vie. Il nous semble également extraordinaire de concevoir, — exception faite des minéraux, — un *être vivant* qui soit *rond*.

Eh bien! je tiens à insister tout particulièrement ici sur cette idée très antique et non moderne, que la *Terre* est un *être vivant* qui a la forme d'une *sphère* ou d'un *globe*. Mais il nous faut éviter, en même temps, de tomber dans l'exagération ou l'erreur. Vu sa grosseur, nous pourrions être amenés à penser que la Terre est bien supérieure à l'Homme. Aussi devons-nous élucider ce point tout d'abord. Cela nous permettra de ne commettre aucun excès au sujet des opinions que nous pourrons émettre sur l'essence ou la constitution même de notre planète.

Nous rencontrons sur terre des êtres qui, physiquement, sont bien plus forts que l'homme. Ainsi, l'éléphant et le rhinocéros sont très gros comparativement à nous. Cependant, dirons-nous qu'ils sont supérieurs à l'être humain? Évidemment, non! Il en est de même des *astres* qui, — d'après l'Hermétisme, — se placent, dans *l'échelle des êtres*, entre les *minéraux* et les *végétaux*. En conséquence, ils sont inférieurs à nous.

A côté du mobilier terrestre, il y a donc les *satellites* gravitant autour des planètes et les *planètes* obéissant à l'attraction du *soleil*. Tout cela forme ce que les Anciens avaient appelé le MONDE DES ORBES ou des boules qui tournent.

Ces données ont une importance tout à fait spéciale. Je vous ai déjà dit, dans ma dernière leçon, que les Anciens avaient divisé notre Monde en *sept plans* ou *régions*. Aussi, dois-je vous prémunir, à ce propos, contre une erreur que les philosophes et les savants contemporains commettent journellement. Et cette erreur, comme vous ne l'ignorez pas sans doute, pro-

vient d'une méconnaissance absolue de l'antiquité. Quand les Anciens disaient qu'il y avait *quatre éléments*, ils n'entendaient pas par là *l'eau* que nous buvons, *l'air* que nous respirons, le *feu* qui brûle dans nos cheminées ou dans nos fourneaux et la *terre* qui nous porte. Actuellement, nous appelons bien « eau de rouille, eau régale, eau oxygénée, eau-de-vie » des choses qui, tout en ressemblant à l'eau en tant que liquides, ne sont cependant pas de l'eau naturelle. Les alchimistes procédaient d'une façon analogue. Ils nommaient *terre bleue*, le phosphate de fer pulvérulent, *terre foliée mercurielle*, l'acétate de mercure, *terre absorbante*, la magnésie, etc. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les Anciens aient désigné par les mots *terre, eau*, *air* et *feu* les quatre états principaux de la MATIÈRE, c'est-à-dire l'état *solide*, l'état *liquide*, l'état *gazeux* et l'état *radiant* ou la *quintessence*.

De même, lorsqu'ils partagèrent en *sept morceaux* l'espace qui sépare le SOLEIL du ZODIAQUE, ils n'ont pas voulu dire, comme on le prétend, qu'il n'y avait là que *sept planètes*. Les connaissances astronomiques des Anciens étaient beaucoup plus étendues que ne le croient les profanes. Et toutes les découvertes de nouvelles planètes, comme celles d'Uranus et de Neptune, que peuvent encore faire les astronomes contemporains, ne nuiront aucunement à la véritable Astrologie dont les enseignements n'ont jamais varié à travers les siècles.

Ainsi. LE MONDE DES ORBES comprend *sept influences* ou *sept zones célestes* dans lesquelles vous

pouvez placer autant d'astres qu'il vous plaira puisque, depuis un siècle, on a découvert environ 500 planètes entre Mars et Jupiter. Aujourd'hui, je n'insiste pas là-dessus, et je vous dirai simplement que le MONDE DES ORBES se compose 1° d'un *soleil*; 2° de *planètes* accompagnées de *satellites*; 3° de *courants* de *forces astrales* circulant entre ces différents astres.

Tous ces mondes ont une section sur laquelle j'appelle toute votre attention : ce sont les *cônes d'ombre* et les *planètes obscures*. Si vous fréquentez des cercles mystiques, vous entendrez parler avec terreur d'une certaine chose qu'on appelle *l'astre noir*. Quand on a cité l'astre noir, on a dit quelque chose de très secret. Et, si vous demandez ce que c'est, personne n'en sait rien, mais c'est terrible !... Eh bien ! je vais essayer d'enlever cette terreur de votre esprit en vous montrant de suite ce qu'on entend par ces mots « astre noir ».

Si vous étudiez les lois de Képler, vous saurez que les astres occupent une ellipse dont le soleil constitue l'un des foyers. Or, dans l'ellipse, tout rayon qui part d'un centre passe par l'autre. Traçons une ellipse sur le tableau et mettons le soleil à l'un des foyers. Qu'y a-t-il à l'autre foyer ? Eh bien ! il y a un astre à *l'état astral* ou *radiant*. Ceux qui ont fait des sciences savent ce que je veux dire par là. L'état radiant est constitué par de la *matière non matérialisée* mais qui le deviendra plus tard.

Chaque fois qu'ils constatent la disparition d'un soleil, les astronomes se demandent avec angoisse ce

que peuvent être devenus les mondes dont il était le centre. Pour les consoler, je dirai quelque chose qu'ils ne croiront sans doute pas, parce que c'est une donnée ésotérique. L'Occultisme affirme, en effet, que lorsqu'un soleil s'éteint, l'autre s'allume aussitôt. De cette façon, il ne se produit pas de changement dynamique dans un système solaire, sans quoi les planètes et leurs satellites s'écrouleraient, nous tomberaient sur la tête et ça nous ferait du mal. Je vous rappellerai, à ce propos, l'amour exquis que certaines personnes ont pour une montagne parisienne bien connue. Il est dit dans un des romans de Jules Verne que les Alpes vont être pulvérisées par un astre tombé du ciel. Et, le zouave qui entend cela répond : « Les Alpes, c'est possible ; mais pas Montmartre !... » Ce brave soldat était de Montmartre. Ainsi, quand on vient vous raconter que la Terre et les mondes qui l'entourent mourront par refroidissement, on ne fait qu'émettre une hypothèse astronomique qui, à mon avis est absolument contraire aux lois encore inconnues de la Nature.

Ceci dit pour le monde des Orbes, je vous citerai seulement pour mémoire le *Monde des forces-principes* ou *psychiques*, celui que les Anciens ont appelé le MONDE EMPYRÉE. Et, en vous disant cela, j'aurai fini cette énumération très sèche des divisions antiques du Macrocosme sur lesquelles je ne veux pas insister davantage.

Je vous ai parlé du *Soleil noir* et de sa place dans notre univers. A présent, il faut que je vous entretienne d'une chose qui nous touche de plus près, car

le Soleil c'est très loin et les théories astronomiques aussi. La Terre est plus proche que tout ça ; aussi, nous intéresse-t-elle beaucoup plus.

Eh bien! la TERRE a également quelque chose de noir. Comme vous le savez, le *Soleil* n'éclaire dans la journée qu'une partie de la Terre. L'autre portion terrestre se trouve ainsi plongée dans l'obscurité. Cela forme le *cône d'ombre* que la Terre traîne toujours derrière elle dans l'espace. C'est une sorte de chapeau pointu. Les Anciens lui avaient donné le nom *d'Erèbe*. C'était le *Monde noir* qu'il ne faut pas chercher dans l'intérieur de notre planète. En ce lieu, les âmes expient leurs fautes et épurent leur astral en se débarrassant de tout ce qui est matériel. Et, c'est de là que proviennent les êtres astraux qui se manifestent dans les séances spirites et qui demandent toujours, pour se manifester, qu'on fasse l'obscurité aussi complète que possible.

Il y a un cas particulier, — en dehors des idées plus ou moins tristes qui nous obsèdent parfois, — où nous avons très peur du noir, où nous nous arrangeons pour que le cône d'ombre ne nous attriste pas trop. C'est le cas où quelqu'un des nôtres vient à disparaître.

Vous êtes-vous quelquefois posé cette question : « Pourquoi met-on des chandelles ou des cierges — si on est catholique, — autour des morts, et pourquoi le matérialiste le plus endurci place-t-il toujours à côté de l'être cher qui vient de mourir une ou plusieurs personnes pour le garder ainsi que des bougies allumées ? » Eh bien ! c'est une idée absolument

juste car, en agissant ainsi, on veut en quelque sorte accompagner par un reflet de soleil, l'être qui entre dans le cône d'ombre terrestre et le protéger, en même temps, contre les dangers qu'il pourrait courir durant la première nuit qui suit son décès.

Toute planète traîne donc après elle son *cône d'ombre*. Et, il y a sur l'existence de ces cônes d'ombre tout un enseignement très profond sur lequel je reviendrai plus tard.

Constitution d'un globule sanguin. — Notre Soleil et l'Homme universel. — Rôle des Comètes.

Nous venons de voir qu'un *monde* ou *univers* forme un tout complet constitué par un *zodiaque*, un *soleil*, des *planètes* et des *satellites*. Il nous faut, maintenant, étudier cela un peu plus en détail. Mais, pour mener à bien nos recherches, nous devons nous reporter à l'être humain et lui demander quelques renseignements très nets qui nous aideront à comprendre un peu mieux la vie cosmique. En conséquence, prenons un microscope et examinons, si vous le voulez bien, un globule sanguin. Nous verrons alors que ce *globule de sang* humain est formé d'un *zodiaque* ou *enveloppe ronde*. Chez les batraciens, cette enveloppe est elliptique. Mais revenons à notre globule sanguin. Je disais donc qu'il était composé d'un zodiaque. Qu'y a-t-il après ? Eh bien ! nous trouvons un *noyau* qui sera le *soleil* et puis des *petits corpuscules* ou *planètes* qui tournent autour du noyau. Notez bien que c'est moi qui dis que nous avons dans un globule sanguin un zodiaque, un so-



leil, et des planètes. Figurez-vous aussi que, dans ces petits corpuscules qui tournent autour du noyau, il y a des êtres très petits qui s'agitent comme des humains le font sur terre et qu'on appelle des microbes de première classe. Ceux-ci nient sans doute l'existence de Dieu. Ces derniers arrivent même à croire, — par suite d'une aberration de l'esprit —, que rien n'existe en dehors d'eux et qu'ils sont en quelque sorte l'Absolu. Or, il faut bien nous rappeler que nous sommes, vis-à-vis de l'Infini, ce que ces habitants microbiens d'un petit globule sanguin sont à l'égard de l'âme humaine. Par conséquent, mettre en doute l'existence de l'Absolu dans lequel nous vivons, c'est agir comme le ferait une espèce de vibrion terrestre qui prétendrait que le soleil et le zodiaque n'existent pas parce qu'il ne les voit pas. Cette image est tellement juste aussi bien au point de vue humain, qu'au point de vue divin que, si j'osais vous dire ce qu'est exactement notre Monde, vous ne pourriez pas le croire.

Les astronomes ont découvert des soleils de diverses couleurs. Et, si vous vous donnez la peine de vérifier les assertions de ces messieurs, vous apercevrez des soleils bleus, rouges, verts, etc. Quant à nous autres Terriens, nous avons le bonheur de posséder un *soleil jaune* de troisième classe. Cette couleur jaune indique que notre soleil est essentiellement *lymphatique*. D'après les révélations de Michel de Figanières, nous avons affaire à un globule de lymphe qui circule dans un trou de la tête du fémur de *l'Homme universel*.

Cela vous montre combien nous sommes peu de chose dans l'Univers. Cependant, nous sommes très fiers de notre situation, et j'ajouterai que nous avons raison de l'être car le peu que nous sommes constitue une étincelle ou plutôt une pensée de l'Absolu et, conséquemment, illumine toutes les cellules matérielles qui entrent dans la composition de nos divers véhicules ainsi que nous le verrons plus tard. Eh bien ! pour ne pas quitter le Monde, je vais vous donner, maintenant, une clef qui vous sera, je crois, d'une très grande utilité.

Vous avez certainement étudié la physiologie. Je ne vous étonnerai donc pas en vous disant que les cellules de notre corps sont des êtres vivants. Or, parmi ces cellules, il en est qui, parfois, se croient abandonnées. Dans l'Univers, il n'y a pas que des hommes qui désespèrent et qui crient : « Je vais mourir et personne ne viendra à mon secours !... » Ainsi, les plantes qui sont au fond de la mer voient tout en noir lorsque la mer se retire et, comme l'homme, elles s'écrient : « Mon Dieu ! que vais-je devenir ? On ne vient pas à mon aide !... Je meurs !... » Et, quand la marée monte, ces milliards de petits êtres trouvent prodigieux d'avoir été sauvés. De même, il y a dans notre organisme physique des cellules qui parlent aussi de cette façon. Mais, chez nous, les plaintes, les cris et les pleurs de ces êtres microscopiques ne durent que pendant quelques secondes, car aussitôt le sang vient, avec son sérum, redonner la vie aux cellules qui se lamentaient.

Eh bien ! ceci se reproduit dans l'Univers tout en-



tier. En effet, il arrive très souvent que des soleils se croient isolés dans le Monde, à tel point qu'ils finissent par douter de l'influx divin. C'est alors qu'entre les soleils circulent des êtres qu'on appelle *comètes*, et qui sont des globules sanguins de l'être universel que les anciens kabbalistes désignaient sous le nom d'Adam-Kadmon. Ces comètes établissent la relation d'un zodiaque ou d'un monde à l'autre. Elles entraînent non seulement du *feu* mais aussi des *âmes libérées* qui passent d'un zodiaque dans l'autre et qui vont évoluer sur des plans que notre imagination est tout à fait incapable de concevoir. Tel est le rôle des comètes d'après l'Hermétisme.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent suffit à vous montrer notre petitesse vis-à-vis de l'Univers. Mais, ce Monde n'est pas Dieu, comme l'affirment les panthéistes. En effet, de même que notre corps n'est qu'un vêtement prêté par la Terre pour une existence en vue de supporter quelque chose d'essence totalement différente, — l'*esprit*, — de même l'*Omnivers*, comme l'appelle Michel de Figanières, n'est que le support de la *Conscience divine* qui englobe et dirige tout ce qui existe. Gardez-vous de cette idée panthéiste qui ne pourrait que nous nuire dans la pratique de certains arts secrets.

Pour la suite, voir le 3e fascicule.

Les Conférences Ésotériques du docteur Papus ont lieu les 2es jeudis de chaque mois salle F, Palais des Sociétés savantes. Entrée : 1 fr. 50.



Ces Conférences sont sténographiées et publiées en 9 fascicules.

Le fascicule.	1 fr. 50
La série entière.	10 fr. »
Étranger.	12 fr. 50

S'adresser à M. Paul VEUX, secrétaire, 5, rue de Savoie, Paris.



LES BÉATITUDES

(*Math. V*; *Luc VI*, 20 *à* 35 ; *VIII*, 16; *XVI*, 16, 18;
X, 58, 59)

Toute vérité n'est pas bonne à dire; une vérité est une force médicatrice; elle agit sur le centre du plan où elle est proférée, et, de ce centre, modifie par rayonnement les organismes qui en dépendent. Le rôle d'initiateur est donc des plus délicats. Il exige d'abord la connaissance de la vérité, puis la connaissance de l'auditeur, de sa vie physiquc, magnétique, astrale, mentale, etc; des milieux où la parole peut agir, — des êtres invisibles qui peuplent ceux-ci, — du passé et de l'avenir de toutes ces existences : telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles l'évangéliste Marc mentionne que le Christ choisit ceux auxquels il veut adresser le sermon sur la montagne (*Marc*, *III*, 13).

Jésus classe ses auditeurs en huit catégories, caractérisées chacune par un travail différent, et récompensées par le don d'un mode de l'Absolu. On a cherché des passages analogues dans les textes des religions antérieures mais en vain; l'identification de ces catégories avec les huit *Angas* du Bouddhisme a été tentée par M. Bjerregaard, sans succès d'ailleurs,



à mon avis. Le Nirvàna est un lieu, le royaume du Ciel en est un autre; les routes qui y conduisent sont forcément différentes bien qu'elles puissent être parallèles et même se croiser par moments; ce n'est pas parce que quelques paroles de Sakya-Mouni, ou de Krishna sont semblables à d'autres paroles du Christ, que les lumières de ces Initiateurs sont identiques; les préceptes élémentaires sont les mêmes dans toutes les religions; nous devrions donc les mettre parfaitement en pratique, avant de ratiociner sur des enseiments plus élevés.

On peut observer que quatre de ces béatitudes sont passives. — Luc énumère seulement celles-là, — et quatre sont actives; elles récompensent ceux qui ont souffert la pauvreté, l'épreuve, la faim et la persécution, — et ceux qui ont exercé la pureté, la bonté, la miséricorde et la paix.

D'ailleurs elles se contiennent l'une l'autre, car l'acquisition parfaite d'une vertu implique nécessairement la perfection totale.

∴

L'homme est triple : corps, esprit et âme; l'esprit comprend tous les organismes invisibles, toutes les facultés mentales ou psychiques que le moi central fait agir selon le bien et selon le mal; c'est donc lui qui assume surtout le mérite et le démérite, qui s'illumine ou s'enténèbre, qui s'enrichit ou s'appauvrit réellement, par delà les bornes des sphères temporelles où il travaille.

Le pauvre d'esprit peut donc être le riche qui ne

tient pas à son argent, le triomphateur qui estime sa gloire à néant, l'érudit qui est conscient de son ignorance réelle; ne concluez pas de ceci que l'homme d'affaires, l'ambitieux ou le savant se trompent radicalement; ils ont tous raison de travailler avec ardeur pour conquérir ces illusions, car ce n'est pas le résultat de leur effort qui leur sera acquis dans l'éternité, mais bien leur effort même.

On ne peut juger de rien sans expérience; c'est pourquoi il nous faut passer par toutes les situations sociales, physiologiques, morales et intellectuelles pour pouvoir les apprécier; l'univers contient des états de béatitude et de douleur aussi éloignés de ce que nous connaissons actuellement que les étoiles du firmament sont loin de notre terre comme distance et comme grandeur. Lorsque donc, à force d'expériences, notre esprit aura crû en pouvoir, en sensitivité, jusqu'à devenir des millions de fois plus parfait qu'il ne l'est aujourd'hui, l'amour pour son Maître aura grandi dans les mêmes proportions; et selon la parole de l'*Imitation*, rien ne coûte à l'Amour, il compte pour rien la souffrance, il n'est plus sensible à rien qu'à la joie de servir.

Voilà quelle est la pauvreté essentielle de l'esprit humain. En cet état le Père se donne à lui, « le royaume des Cieux lui appartient ».

Car l'argent, la gloire, la science, l'art, toutes les splendeurs créées, — le temps et l'espace les réduisent plus ou moins vite en poussière; les trésors de l'Absolu sont seuls permanents. La puissance, la vérité, la beauté réelles ne sont donc pas de ce monde; il est

inutile que nous les cherchions au moyen des facultés naturelles; faisons travailler celles-ci dans leur plan; au centre de notre être brille la Lumière qui, si nous le voulons, peut vivifier tous les modes de notre activité dans le Relatif.

∴

Rares sont ceux qui supportent l'affliction sans se plaindre; plus rares encore ceux qui se sentent heureux dans les larmes et qui en remercient le Ciel; mais combien y en a-t-il pour demander des épreuves? Si nous savions cependant comme l'épreuve nous est utile, si nous nous doutions de quel exemple salutaire est la patience, si nous avions un peu d'amour du prochain, nous désirerions tous que plus de travail nous soit envoyé.

Cependant si on peut demander des épreuves, il est téméraire vis-à-vis de nous-mêmes, et outrecuidant vis-à-vis de Dieu, de les rechercher de son propre chef; les êtres invisibles qui ont la charge de nous répartir le travail n'ont ni le droit, ni le pouvoir d'en donner à personne plus qu'il n'en peut faire; et si ce minimum nous paraît souvent si lourd, c'est la faute de notre orgueil ou de notre manque de foi. La souffrance est le signe de la sollicitude du Ciel envers nous; comprenez cependant que, dans la plupart des cas, la souffrance ne nous est si terrible que parce que nous sommes malhabiles à faire notre devoir; quand l'apprenti se tape sur les doigts, ce n'est pas la faute du marteau.

Dans l'immense majorité des cas, nos épreuves sont

la conséquence de nos erreurs personnelles ; plus nous pouvons en supporter, plus vite nous avançons vers la délivrance ; quelques-uns souffrent aux lieu et place d'un de leurs frères : ils reçoivent alors une récompense spéciale. Enfin, il est de très rares êtres d'élite qui souffrent par mission : ceux-là sont des hommes libres ; le mystère de leur existence nous est inconcevable, et je ne vous en parle que pour mémoire.

Les épreuves agissent par réaction sur tous les êtres à qui nous sommes reliés ; mais elles ont, pour nous, une vertu précieuse : celle de nous faire rentrer en nous, de provoquer le repentir, de nous avancer dans la connaissance de nous-mêmes, dans la conscience de notre néant ; c'est de la sorte que, selon Ruysbroeck, quand l'Esprit-Saint nous accorde le don de science, les larmes viennent en même temps.

Mais, pour reprendre pied sur le terrain pratique, ce que nous pouvons faire de mieux actuellement, c'est d'accepter avec reconnaissance ce que le Père nous envoie par l'intermédiaire du Destin. Ne discutons pas pour savoir si nous sommes plus malheureux que notre voisin ; nous ne le connaissons ni lui, ni l'épreuve, ni nous. Si nous voulons mieux supporter la souffrance, faisons-nous tout petits ; si nous voulons faire quelque chose de plus, oublions une heure nos ennuis personnels, pour diminuer ceux d'autrui. La consolation viendra, bien avant que nous ne soyons prêts à entrer dans le Ciel, bien avant même que nous l'ayons réellement méritée.

*
* *

« Ceux qui ont faim et soif de justice » ne sont pa les héros des libertés civiques ou ecclésiastiques ; ce sont les cœurs nobles qui saignent au spectacle des batailles des passions, des égoïsmes et des cupidités ; ce sont les trop rares hommes qui donneraient leur vie pour ne plus voir leurs frères s'entre-tuer ; ce sont ces anges de charité qui se penchent sur les plaies morales et physiques des oppresseurs comme sur celles des opprimés ; ce sont ces apôtres qui prêchent la douceur par l'exemple et qui ne reculent pas s'il leur faut signer de leur sang leur profession de foi.

La justice des hommes est irrémédiablement boiteuse ; elle ne prononce que sur des actes, et ne peut rien connaître des mobiles qui les ont déterminés. La justice du Ciel, comme le dit l'Ancien Testament, sonde les cœurs et les reins, c'est-à-dire pénètre et le sentiment intime, l'intention, et toutes les séries de ses conséquences dans tous les mondes. La justice humaine est hâtive ; la justice du Père est indulgente parce qu'elle a l'éternité pour se prononcer. Dieu ne punit pas, et les créatures ne devraient pas non plus se punir entr'elles.

Si donc tout ce vaste univers n'offre à l'ami de Dieu que des scènes de luttes plus ou moins brutales, il vient un temps, et un lieu approche, où les contraires s'unifieront, où les antinomies se résoudront, où les ennemis boiront à la même coupe, où les oppri-

més remercieront leurs persécuteurs. Ici-bas, dans l'intelligence humaine, — les kabbalistes l'ont bien montré, — la justice et la miséricorde se contrarient l'une l'autre ; mais à la table du Père, au banquet de l'Époux, ces deux sœurs seront unies à tout jamais, pour offrir aux enfants du Ciel le pain du sacrifice et le vin de la sagesse éternelle.

∴

Que signifie l'héritage promis aux débonnaires ? Nous allons essayer de l'expliquer.

Nos forces physiques, notre habileté manuelle, notre ingéniosité, nos facultés mentales, ne nous appartiennent pas ; ce sont des instruments de travail que nous prête la Nature ; nous avons à les lui rendre à la mort, non pas détériorés, non seulement dans l'état où nous les avons reçus, mais perfectionnés et capables de répondre mieux aux besoins de nos remplaçants, à qui ils vont être confiés.

Seulement le préjugé est difficile à déraciner, qui nous fait identifier notre moi avec notre corps, avec notre personnalité morale ou intellectuelle ; l'argent que nous amassons, on se figure naïvement que c'est grâce à notre économie ou à notre sens des affaires que nous l'avons acquis ; nous ne nous doutons pas que la Nature ne nous donne pas la fortune pour notre plaisir personnel ; ses faveurs ne sont jamais que des responsabilités, c'est-à-dire des épreuves. La richesse et les autres choses qui peuvent nous procurer une prééminence sociale impliquent des devoirs nouveaux vis-à-vis de nos inférieurs du moment ;

que serions-nous si la Nature thésaurisait, si elle ne dépensait pas ses énergies ? Réellement, il n'y a rien en nous qui ne nous ait été donné.

C'est pourquoi il faut donner à notre tour ; il faut déverser notre superflu d'argent, notre trop-plein d'affection, notre intelligence, nos forces, non seulement sur ceux qui nous sont chers, mais encore sur les indifférents, mais surtout sur les antipathiques, non seulement sur les gens, mais sur toute créature ; il faut partager avec tous ceux qui veulent bien de nos offrandes ; il faut le faire sans se lasser, sans attendre de reconnaissance, ni de remercîment, par simple bonté d'âme.

C'est ainsi que la Nature, que les dieux de la Terre, en particulier, connaîtront que nous estimons leurs présents à leur juste valeur ; ils ne nous lésineront pas à l'avenir ; et plus tard, l'exemple que nous leur aurons donné déterminera le Père à nous établir maîtres du coin de la Création que nous aurons su défricher scrupuleusement : l'homme est, par essence, le Roi de la Nature : dès qu'il a mené à bien un fragment de son travail, sa royauté lui est rendue sur le plan où il s'est montré bon serviteur.

∴

La miséricorde est le sentiment qui nous porte à faire grâce aux autres de la punition qu'ils nous semblent avoir méritée. Ce devrait être la vertu des classes dirigeantes.

Celles-ci, en effet, croient à tort que les inférieurs ont seuls des devoirs envers les chefs. Les obliga-



tions de ces derniers sont bien plus impérieuses cependant. Nous ne devons avoir, pour ceux que le destin nous soumet : enfants, ouvriers, subalternes, ni dureté, ni impolitesse, ni morgue, ni mépris.

Le premier degré de la miséricorde est donc cette tolérance douce et large qui sait faire la part de la mauvaise éducation, du manque de confort, du défaut de culture ; qui ne s'impatiente pas des défauts d'autrui, même lorsqu'ils ne nous gênent point ; qui supporte les défaillances, les entêtements, les petitesses de nos frères ; sachant que l'homme doit offrir l'hospitalité à tous les états d'âme, à tous les vices même, si j'ose dire, pour les convertir peu à peu.

Ce degré s'étend sur un très vaste horizon ; il embrasse non seulement les autres hommes, mais aussi les objets, les plantes, les animaux ; non seulement le visible, mais encore l'invisible, les lois, les idées ; pour l'avoir accompli, il faut pouvoir pardonner toujours et partout.

La deuxième sorte de miséricorde est l'oubli total de l'offense, non seulement dans le cœur mais aussi jusque dans le corps.

La troisième sorte est l'impossibilité de ressentir les offenses, la sérénité ; mais ce sont là besognes trop difficiles pour nous.

Tout homme, si sage et si vertueux soit-il, aura, un jour ou l'autre, besoin de la miséricorde divine ; s'il nous fallait réparer, selon une stricte justice, tout le mal que nous causons, avec ses suites, notre travail n'aurait pas de fin, d'autant plus qu'en le faisant, nous commettons sans cesse de nouvelles fautes; c'est

pourquoi la grâce divine intervient, de temps à autre, soit par le ministère de l'ange gardien, soit par celui d'autres envoyés, et nous remet l'arriéré de notre dette. Pour s'unir au Ciel, il faut agir comme Lui, et faire miséricorde dans notre petit cercle d'influence, comme Il fait pour le monde entier.

*
* *

Avoir le cœur pur, ce n'est pas seulement observer le VIᵉ et le IXᵉ commandements ; la luxure n'est qu'une des formes les plus matérielles de l'égoïsme ; tout ce qui tient à la matière souille le cœur, car, chez l'homme, c'est le cœur qui désire, selon qu'il agit dans les uns ou les autres de nos organismes. La matière souille, non parce qu'elle est sale d'elle-même mais parce qu'elle est voisine des ténèbres, des démons, de l'individualisme. Avoir le cœur pur c'est donc ne plus émettre de désirs personnels, ni dans le visible ni dans l'invisible (Zhora) ni dans la richesse, ni dans les honneurs, ni dans les amitiés, ni dans les sciences, ni dans les arts, ni dans les goûts, ni même dans les dons spirituels.

Un tel cœur, en regardant la Nature, en prenant contact avec les pierres, les plantes, les animaux, les méchants hommes et les bons, en conversant avec les diables, les génies, les clichés individuels, sociaux ou cosmiques, en écoutant les anges et les dieux, en explorant les abîmes et les sommets, un tel cœur dis-je, ne cherche pas son profit, n'aperçoit pas le mal, et voit Dieu, en tout. Tel est l'homme que les Brahmanes appellent Paramahamsa, que les Taoïstes

appellent Phap ; les Védantins, Djivanmoukti et les Bouddhistes, Arhat.

Seulement, il faut se souvenir de ne pas prendre à la lettre les descriptions hiératiques des livres orientaux ; d'homme parvenu au degré de sagesse qu'ils dépeignent, on en trouve peut-être un sur terre, et cette fleur rare est le suprême effort de nombreux siècles de travaux obscurs.

Voir Dieu, c'est connaître le vrai ; le pur a fait la preuve de son innocence et de sa bonté ; aucune créature ne se méfie de lui ; il est l'ami de tous les êtres et de toutes les choses ; pour lui, sont tombées les barrières de races, de religions et d'ontogénie ; il n'a plus besoin de son intelligence pour connaître. Il s'adresse simplement à l'esprit du caillou, comme à celui du soleil, et tous deux se dévoilent à lui dans leur nudité essentielle.

*
* *

Rétablir la paix là où elle est troublée est une belle œuvre, mais plus difficile qu'elle ne le paraît au premier abord. Pour donner quelque chose, il faut l'avoir ; or, atteindre le plan de la paix est un voyage spirituel long et accidenté ; pour voir combien nous en sommes éloignés, regardez la guerre autour de vous, dans le ménage, à l'atelier, dans le commerce, dans l'art, dans la philosophie, entre les états, entre les religions, dans chaque religion même. Voyez le petit cercle qui est à la portée de notre main : de combien d'efforts l'union familiale est-elle le fruit ?

Or ce petit résultat, si infime en regard de l'har-

monie universelle, ne peut-être obtenu si on ne possède d'abord la paix intérieure. Cette paix n'est pas l'apathie, c'est une confiance sereine en Dieu, basée sur l'humilité, sur le détachement des succès temporels, sur l'abstention des médisances : vous pourrez relire, quant aux moyens d'acquérir ce privilège, les belles pages que l'*Imitation* y consacre.

Qu'est-ce que l'enfant de Dieu ? Nous avons déjà essayé de l'expliquer à propos du chapitre premier de l'évangile de Jean ; je vous rappellerai simplement que toutes ces vérités morales ne sont pas de nuageuses abstractions métaphysiques, ce sont des réalités substantielles, organiques, objectives ; les états psychiques de l'homme exercent leurs réactions jusque sur la matière ; tout mouvement animique aboutit en fin de compte, et entr'autres résultats, à une modification physiologique.

L'homme donc qui s'efforce de propager la paix, en lui et autour de lui, ne peut y réussir que dans la mesure où il laisse tomber les liens invisibles qui l'enchaînent aux puissances créées, et où il aide ses frères à opérer la même libération en eux-mêmes. Ce travail implique une conversion, une transmutation de toutes les cellules de l'individu, non pas quant à leur matière, mais quant à leur vie ; les molécules pondérables et impondérables de nos corps physique, électrique, magnétique, astral, mental, etc., changent ainsi en qualité, en tension, en désir : car, vous le savez, chacune de ces particules microscopiques possède une volonté, une intelligence et une sensibilité.

En se détachant peu à peu des centres de la vie re-



lative, — des dieux, — elles se greffent sur le centre de la vie absolue, sur le Verbe ; et, quand elles ont toutes subi cette transformation, la volonté centrale de l'individu à qui elles appartiennent est fixée à jamais en Dieu ; l'homme est devenu, à la lettre, un enfant du Ciel.

∴

Faire la volonté du Ciel ce n'est pas seulement entrer en lutte avec tous les ferments mauvais qui pullulent en nous-mêmes ; quand nous avons pris un peu l'habitude du combat subjectif, viennent les ennemis extérieurs, quelquefois des invisibles, plus souvent des hommes en chair et en os ; ici, le travail devient ardu. Les indifférents, les amis, les parents mêmes s'allient parfois pour attaquer le vrai disciple, car sa seule présence est un blâme pour eux qui servent les puissances de la chair et du sang. Leur justice est celle de la matière, la peine du talion ; la justice du Ciel est l'Amour.

Les hommes attachent à l'idée de combat celle de violence ; pour eux trop souvent l'énergie n'est qu'un égoïsme un peu plus despotique ; mais, pour le soldat du Christ, les seules armes à lui permises sont la douceur, la compassion, l'indulgence et la patience : au point de vue extérieur il est donc vaincu d'avance ; ce n'est que dans l'éternel qu'il trouve sa victoire.

Cette armée du sacrifice ne comprend pas seulement les novateurs, les martyrs de l'intelligence et de la foi, ceux que la politique ecclésiastique ou civile

tue aujourd'hui pour les glorifier quelques années plus tard : parmi ceux-là on trouverait peut-être des fanatiques et des entêtés. Elle se recrute parmi les âmes d'élite que leurs travaux ont purifiées suffisamment pour avoir conscience du Verbe et à qui la certitude de Le servir suffit ; ces âmes ne demandent ni récompense, ni repos ; aucune des splendeurs de l'Univers ne les trouble, ni ne les charme ; elles ont les yeux fixés en elles-mêmes sur la Source des splendeurs, sur l'Omniscient, sur le Tout-Puissant, qui se proclame leur ami, leur frère aîné et qui se donne sans cesse au monde par leur intermédiaire.

Ces Âmes, où qu'elles aillent, ont toujours la Lumière ; c'est pourquoi il est dit que le royaume des Cieux est à elles, dans les planètes les plus radieuses, dans les mornes, comme au fond des plus effrayants enfers.

*
* *

Luc, en résumant les promesses du Christ, que Mathieu énumère tout au long, semble envisager surtout les souffrances physiques.

Mais les deux historiographes sont d'accord sur la cause et le résultat de ces persécutions. Si on travaille pour soi, c'est nous-mêmes notre récompense ; si on travaille pour un maître, visible ou invisible, c'est lui qui récompensera, en évaluant notre effort à sa propre mesure. C'est pourquoi le Père nous récompensera infiniment, si je puis dire, si ça été pour Lui que nous avons souffert.

Il résulte de là qu'il est inutile de se défendre des

médisances, des calomnies et des haines ; et que tous nos actes, toutes nos paroles, toutes nos pensées, nous devrions les émettre à l'intention du Ciel, pour le servir, pour lui obéir. L'intention est la qualité, l'aiguillage de notre volonté ; elle sert de phare à toutes les énergies vivantes, matérielles ou fluidiques, que notre acte extériorise ; elle trace ainsi les plans de notre existence future, et corrige les imperfections inévitables de notre vie actuelle.

Quant aux malédictions lancées par Luc contre les riches, les repus, les heureux et les arrivés de ce monde, elles ne signifient pas que ces hommes sont forcément mauvais et voués à la réprobation éternelle ; mais que leur bonheur actuel les enivre à coup sûr assez pour les rendre incapables d'agir bien, et que, par suite, ils évoquent la misère et le malheur, et qu'ils les expérimenteront un jour.

Mais le riche qui partagerait avec les pauvres, l'homme cultivé qui essaierait de faire comprendre au peuple un peu de science ou d'art, l'heureux qui irait consoler les malades, l'homme célèbre qui se déroberait à la gloire, ceux-là feraient du beau et du bon travail, fertile en résultats grâce à la contagion de l'exemple.

∴

La création tout entière s'est pervertie elle-même ; tous les livres sacrés le disent, tous les ésotérismes que vous avez pu étudier l'enseignent ; notre expérience quotidienne le prouve. Pourquoi donc cette corruption universelle ne fait-elle pas verser le monde dans

l'abîme sans fond du Néant? Parce que la petite troupe des soldats du Ciel la maintient dans de certaines limites, la diminue peu à peu, et, à de certaines époques, la chasse de tel ou tel plan.

Dans le minéral, le sel est un type d'équilibre moléculaire, résultat de l'action du liquide sur le solide ; l'eau étant à la terre ce que le sang est à l'homme. De même, l'Esprit baigne la création ; et les particules de celle-ci sur lesquelles son influence a été spécialement bien accueillie, ce sont les soldats du Ciel, ce sont les vrais disciples.

Seulement, ne croyez pas qu'ils soient réunis en société, comme les francs-maç.·., les catholiques, les mahométans, les mormons ou les templiers; l'Esprit qui est leur seul lien, n'accepte pas d'étiquette; ne les cherchez donc pas dans le sein de telle ou telle fraternité plus ou moins occulte ; eux-mêmes ne se connaissent peut-être pas ; c'est pour cela qu'ils sont la Lumière du monde ; s'ils employaient à se voir une partie de la clarté qu'ils rayonnent, leur œuvre serait moins parfaite.

De ce que nous sommes tous appelés à faire partie de ces disciples spirituels, notre devoir apparaît bien clairement : « Aimez tout le monde, dit Jacob Boehm; faites part de ce que vous sentez être vrai ; pensez que Dieu vous conduit, que Christ agit en vous ; soyez prêts à Le recevoir à toute heure, donnez tout votre cœur à Lui seul ; faites ce qu'il faut pour votre corps. » C'est ainsi, — par l'exemple — que la Lumière mise en nous luira devant les hommes.

Être charitable ce n'est pas donner rien que de

18



l'argent ; c'est donner ce à quoi nous tenons : le savant qui cache ses documents, l'inventeur qui veut cacher sa découverte pour la vendre le plus cher possible, le médecin qui veut conserver le monopole d'un remède nouveau, — tous agissent mal. Il ne doit point y avoir de secrets d'aucune sorte, sauf ceux qui résultent d'une promesse ou qui concernent les fautes du prochain. Faites ainsi : vous imiterez le Père qui donne à tout et à tous libéralement, et qui ne permet point que nous lisions les mauvaises actions sur le visage de notre frère, où elles sont pourtant inscrites.

Sédir.

Mars 1905.





PARTIE LITTÉRAIRE

CONSOLATIONS

Que ta puissance est grande et ton art infini,
Mon Dieu ! J'admire enfin les leçons que tu donnes
A ceux qui te renient, à ceux que tu pardonnes
Et je comprends enfin que ton nom soit béni,

O montagnes des Alpes, dont les sommets neigeux
Se perdent dans la nue ! Vous dont la cime altière
Semble porter à Dieu la plainte, la prière
De l'homme abandonné, exilé des Saints Lieux !

O monts majestueux ! Vos flancs couverts de fleurs,
Vos vallons gazonnés, vos prairies émaillées,
Vos lacs aux eaux d'azur, de diamants égayées,
Vos sommets orgueilleux contemplant les splendeurs

Dont la féconde Isis a paré vos versants,
Ou bien sondant les Cieux où siège l'Empyrée,
Procurent à mon cœur la paix tant désirée,
Inspirent à mon âme, contemplateurs géants,

L'amour du grand, du beau, dans la simplicité.
Le dénûment complet qui couronne vos cimes,
Et rend plus effrayants les prodigieux abîmes
Qui menacent l'amant de l'auguste beauté,

Dit à mon cœur muet devant tant de grandeurs :
« Ne cherchons pas au loin la fertile semence
Qui doit nous rendre heureux ; le germe d'espérance,
Si nous le cultivons, éclora dans nos cœurs.



Ne cherchons point trop loin la source du bonheur
Car l'orgueil implacable nous guette sur la route.
Et conduisant nos pas sur le chemin du doute,
Nous mènerait bien loin de la voie du Seigneur.

Orgueil! O triste orgueil! O passion égoïste!
Hélas! Quel mal tu fais parmi les fils d'Adam!
Seras-tu donc toujours l'instrument de Satan?
Tu étouffes en nos cœurs tout amour altruiste

Et rends improductifs les champs ensemencés!...
L'aridité des pics à la cime orgueilleuse
Fixe un instant la vue, mais plus voluptueuse.
La pensée se reporte aux troupeaux dispersés

Dans les vallons modestes, paissant en liberté;
Aux pâtres qui s'en vont fredonnant la romance
Qui sied mieux à leur cœur : aux ondins dont la danse
Fait tressaillir le lac par la vague agité.

O lac du Lauzanier, ô prairies adorées,
Cascades argentées, dont les rubans serpentent
Parmi les hautes herbes! Que ceux-là qui vous chantent
Trouvent des mots divins pour rendre leurs pensées!

Oui! j'aperçois le fonds des destinées terrestres,
Je vois combien, et gloire et fortune et honneur,
Sont illusions humaines et comment le bonheur
Gît à l'ombre des monts, aux pieds de rocs alpestres!

Que tes bords sont tranquilles, ô lac aux vertes eaux!...
Tu reflètes du ciel la sérénité douce,
Tu distribues la vie, à la fleur, à la mousse :
La Paix est sur tes bords, la Vie est dans tes flots!

Les roches qui t'enserrent, ravagées par Thétys,
Se désagrègent vite et roulent jusqu'à toi;
L'orgueil les dévore, mais la commune loi
Ramène les plus grands sur les bancs des petits.

Tu te caches à leur ombre, tu redoutes l'éclat
D'un soleil trop brûlant qui tarirait ta source.
Tu vis lorsque le soir, ayant fini sa course,
L'astre du jour s'endort et fait place à Véga.



On n'entend plus alors que les ondins joyeux
Bruissant parmi tes flots, jouant avec la lame
Et les sylphes légers, et le chamois qui brame
Une plainte aux échos, qui la retournent aux cieux :

C'est l'heure de la Paix : les bêtes fauves en quête
Viennent se reposer sur tes bords enchanteurs ;
Elles apaisent leur soif et leurs tristes clameurs
Troublent parfois la nuit ; mais voici que du faîte

Une clarté jaillit : Psyché l'amante pâle
Caresse les sommets et t'envoie son baiser.
Tes eaux sombres soudain s'illuminent d'opale
Et ta vague sourit au divin messager.

Tout se tait à l'instant ; seule une voix s'élève
Des bras noirs des sapins qui se mirent en tes eaux ;
Seul, à cette heure douce, seul parmi les oiseaux
Qui peuplent les buissons verdoyants de ta grève

Le rossignolet chante, chante la joie d'aimer.
A peine perceptible, sa voix monte bien vite
Emplissant le vallon. Son timbre chaud invite
Mon âme à lui répondre... Que faut-il chanter ?...

Ma voix est impuissante... et mon cœur débordant.
La beauté de tes flots, la paix de ton rivage,
Ne sont pas exprimés, malgré son doux langage,
Par la cascade bleue, qui fuit en bondissant

De tes flancs généreux !... Mon âme est tout émue
Et ma voix me trahit ; le trop plein de mon cœur
S'échappe en pleurs d'amours ; je connais le bonheur
De comprendre mon Dieu ; mon âme était perdue

Égarée par l'orgueil ; j'ai retrouvé la Voie...
Ma prière s'élance vers le Sauveur Divin,
Et son flot plein d'amour ne heurte pas en vain
Au seuil de la sagesse, à la source de joie...

Comme l'écho répond à la voix de l'oiseau,
Comme ton onde bleue reflète la lumière,
Le ciel s'émeut aussi : entendant ma prière,
Il retourne à mon cœur le sentiment du beau.

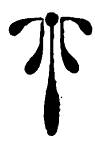


Il permet que j'admire et comprenne à la fois
La puissance du Dieu qui créa notre monde.
Ineffable leçon, source pure et féconde
D'enseignements profonds : je regarde... et je vois !

Je veux finir mes jours aux bords du Lauzanier,
Je veux revoir encor ses eaux enchanteresses,
Ces fleurs, orgueil des champs, dont je ferai des tresses
Couronnant le front pur de mes enfants chéris ;
Je veux revoir encor les prés verts et fleuris
Où j'appris à connaître et non pas à nier.

Je veux que ma compagne y demeure avec moi.
Je veux que l'humble lac soit le miroir fidèle
De notre âme à tous deux. Il sera le modèle
De notre vie terrestre ; sa pureté céleste
De nos âmes sereines, de notrecœur modeste,
Sera le symbole. C'est mon acte de foi.

CLUT. S.·. I.·.



UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret assez curieux pour enlever les taches d'encre et l'écriture. Les procédés connus sont, il me semble, moins pratiques, quand il ne s'agit pas d'enlever de suite une tache.

Prenez de la céruse broyée et faites-en une pâte avec du suc de figuier; laissez sécher, broyez et laissez sécher, plusieurs fois de suite jusqu'à ce que vous puissiez facilement réduire en poudre le mélange.

Pour s'en servir, étendre sur la tache un linge légèrement mouillé et l'y laisser quelques minutes, poudrez, et laissez la nuit entière. Le lendemain, enlevez délicatement avec un linge sec — le papier sera blanc.

ALEXIS.

Ordre martiniste.

Les Souverains Délégués Généraux, les Délégués et les Chefs de Lores sont priés de préparer dès maintenant :

1° Un rapport indiquant l'état de l'Ordre dans les pays qu'ils représentent.

2° Les vœux et les demandes qu'ils seraient heureux de voir adopter et mettre en pratique pour le bien de l'Ordre martiniste.

Ces renseignements seront nécessaires pour le Congrès de juin 1908.

Le Suprême Conseil.

Le Congrès occultiste de Juin 1908

Tous nos lecteurs sont invités à faire dès maintenant les propositions qui leur sembleraient utiles pour le prochain congrès.



Nous serons heureux d'avoir pour cette organisation les idées de nos amis et de les appliquer dans la mesure du possible.

Les questions qui intéressent chacun peuvent être précisées dès maintenant.

Adresser toutes les communications et les adhésions à M. Chacornac 11, quai Saint-Michel, Paris.

La pièce de vers, « à Alta, sur son livre l'Evangile de l'Esprit » que nous avons publiée dans notre numéro de février dernier, a été défigurée dans son aspect et, en quelque sorte, dans son sens, par une mauvaise disposition typographique.

Comme tout sonnet régulier, elle aurait dû être divisée en deux quatrains, d'abord, en deux tercets ensuite, et les interlignes placés, par conséquent, après les quatrième, huitième et onzième vers, et non comme ils étaient indiqués.

BIBLIOGRAPHIE

Initiations par P. Sédir. — Bibliothèque universelle Baudelot.

« Le propre caractère des livres intérieurs, dit Mme Guyon, est d'entrer par le dedans, par l'intime de l'âme, touchant le même endroit dont ils partent, en sorte qu'ils semblent passer tout droit au cœur sans l'entremise des sens et que celui qui les lit semble tirer l'onction de son propre fond et non de la lecture, ce qu'il lit étant si propre à son âme qu'il paraît que la lecture ne fait que remuer ce qu'il avait déjà. » C'est là éminemment le caractère du nouveau livre de Sédir. Il apporte la lumière sans blesser les yeux. Il semble, à la lecture de ces pages, qu'on écoute un ami injustement oublié et qui revient sans amertume ni étonnement. Sa leçon est la paix. Il entre chez vous à la fois imposant et discret; sans doute il possède bien profondément la

science du bonheur, car il évite avec soin les allusions de l'envie ou les promesses de l'ambition; il ne connaît que le présent et s'il vous apporte des richesses, ce sont les vôtres, il vous apprend à les *regarder* : c'est une maison de solitaire laborieux, c'est une grand'route. « C'est le charme d'une quasi-solitude rompue à de longs intervalles par le bruit d'un charroi durant les clairs après-dîners dans une petite maison pittoresque. » Et voici que toutes ces choses, vous les reconnaissez avec un grand cri.

Car le propre de ces pages est d'émouvoir sans troubler. La langue est admirable, toujours simple et subtile avec parfois dans la forêt majestueuse des points de vue abstraits, la ravissante clairière d'un paysage harmonieusement décrit. Mais c'est plus encore de l'Idée que ce livre tire sa beauté, comme les dialogues de Platon. De cet aboutissement déjà merveilleux l'auteur le plus exigeant se fût contenté : Sédir va plus haut, il ne s'en laisse pas imposer même pas les idées, malgré que celles qui tiennent conseil dans son œuvre soit de tout à fait grandes dames auxquelles il est fort difficile, par nos temps d'écrivains de mauvaise vie, de se faire présenter. Sédir, lui, nous introduit ; mais, ces belles créatures, il a pris soin de leur enlever ce qui les déshonore dans le monde : la morgue et la pose. Ce sont des duchesses, il est vrai, mais des duchesses en sabots et en coiffe comme Anne de Bretagne. Elles ont de plus l'humilité si rare de porter leur beauté comme un don que leur dispense un seigneur aimé et tout puissant. Ce maître invisible, Sédir ne fait que nous l'indiquer, se levant à notre horizon comme le soleil noir distributeur de force qu'aperçoivent seuls les Initiés. Il sait que pour être admis à l'honneur de sa compagnie il n'est d'autre introducteur que nous-mêmes. « Quand vous aurez fait la preuve de votre bonne volonté, quand vous n'aurez pas craint de prendre le chemin de son pays vous le rencontrerez ». De telles phrases investissent de certitude comme le plus simple geste du disciple Andréas apporte la paix. « Il m'offrit du tabac, alla me chercher une pipe neuve qu'il me prépara, poussant la courtoisie jusqu'à faire flamber l'allumette. »

Par un miracle d'art Sédir imprime à ses personnages du vingtième siècle, qui vivent à Paris, travaillent et



souffrent comme nous faisons tous, un caractère d'humanité éternelle, de grandeur solitaire sans cesser d'être voisine et simple ; ils ressemblent aux sommets des montagnes : vu de si haut le monde revêt sa teinte bleue et grise qui adoucit tous les angles, harmonise tous les contours.

Résumer un tel livre serait dérision et peut-être impiété. On ne peut que le lire en silence et le commenter avec respect comme *l'Imitation de J.-C.*

RAOUL GAUBERT.

.
. .

H. Durville, *Pour combattre les maladies par l'application de l'aimant.* Broch. de 72 pages, 14e édition avec 12 portraits et 15 figures : 1 franc, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

On sait depuis longtemps que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, constipation, crampes, crises de nerfs, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, hystérie, incontinence, insomnie, maux de tête, de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgies, palpitations, etc., sont parfois rapidement guéris par l'application de l'aimant.

Les douleurs vives cessent toujours au bout de quelque temps, les accès deviennent de moins en moins violents et la guérison se fait sans médicaments, et souvent sans rien changer à son régime et à ses habitudes.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne. L'immense avantage qu'ils possèdent sur tous les autres médicaments, c'est qu'on peut avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer, et rétablir ainsi l'équilibre des forces qui constitue la santé.

Cette nouvelle édition très bien éditée, contient un historique de l'application de l'aimant, une étude sur la physique de l'aimant, où l'auteur révèle l'existence d'une force qu'il a découverte, une étude sur la Physiologie où la Polarité du Corps est démontrée.

C'est l'application des principes qué l'auteur a exposés avec tant de clarté dans sa Physique magnétique. Cet ouvrage traduit en espagnol, en italien, en allemand, le sera bientôt en toutes langues.



*
* *

H. Durville, *Pour combattre l'Insomnie*. Brochure de 36 pages. Prix : 1 franc à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

L'*Insomnie*, qui n'est généralement pas une maladie, est très souvent un redoutable symptôme qu'il faut chercher à combattre par tous les moyens possibles, surtout lorsque ceux-ci ne présentent aucun danger pour les autres symptômes ou pour l'état général.

Dans cette nouvelle monographie, l'auteur, ennemi des drogues, préconise des moyens naturels d'une efficacité incontestable.

Après avoir donné des considérations générales, assez étendues sur le sommeil, il indique comment on doit dormir, la durée du sommeil, l'art de dormir, puis il définit l'insomnie, et termine en décrivant le traitement qui lui paraît le plus rationnel. Ce traitement consiste en moyens hygiéniques, qui sont à la portée de tout le monde sans bourse délier, en applications de massage et de magnétisme, de l'auto-massage et de l'auto-magnétisme, de l'action de l'aimant et du magnétisme.

*
* *

titre de prime, entièrement gratuite, pour tout achat de 25 francs.

Le catalogue est envoyé franco sur demande avec un numéro spécimen du *Journal du Magnétisme*.

REVUE DES REVUES

Le *Bulletin d'études psychiques* de Nancy publie une réponse à M. G. Méry au sujet des communications psychiques obtenues dans cette ville. M. Méry estime que les Esprits existent bien mais qu'ils n'ont jamais été incarnés et qu'ils nous mystifient sans cesse. M. X... fait observer que les Etres qui se manifestent ont tous et conservent une personnalité particulière. Ils disent tous avoir été incarnés et on ne peut croire au mensonge seul. M. X... se borne à répéter ce qu'il a vu et croit que l'hypothèse spirite est la meilleure dans ce qu'il a observé.

Il est certain que beaucoup parmi les objections faites témoignent que leurs auteurs n'ont pas été à même d'observer grand'chose sur la survie.

Ainsi, on croit souvent qu'un mathématicien de première force doit continuer forcément à connaître les mathématiques à l'état d'Esprit. Rien de plus inexact.

Les mathématiques ne sont que cérébrales. C'est une science morte dont la partie vivante est l'étude et la connaissance des nombres. Rien ne survit éternellement de notre bagage de connaissances que ce qui est réellement vivant, c'est-à-dire la science du cœur, et une fois que le cerveau d'un savant est séparé de sa personnalité réelle, il peut très bien se faire que l'Esprit soit incapable de résoudre un problème, même simple.

On lira avec intérêt le compte rendu d'expériences faites avec un sujet d'une merveilleuse lucidité, Mme Jeanne Robert qui a réellement émerveillé l'auditoire.

La Paix universelle consacre un bon nombre de pages à un article de A. Bouvier, sur le Magnétisme jugé par des médecins, et de Rouxel, sur la place de l'Hypnotisme dans la science. Dans le 1er, nous voyons que pas mal de



médecins sont pour l'action magnétique dont ils reconnaissent la puissance ; dans le 2e, Rouxel établit qu'il ne reste rien ou presque rien des théories dites scientifiques des hypnotiseurs qui ne sont d'accord sur aucun point, et dont les procédés sont fort dangereux et abandonnés depuis longtemps par les magnétiseurs.

L'Echo du Merveilleux :

G. Méry remplit un devoir bien pénible en dévoilant une expérience truquée d'un médium. Pour ma part, je ne trouve pas que cela ait l'importance qu'il lui donne. Un médium qui imite un phénomène pour s'éviter la peine de produire le vrai ? mais c'est courant.

Il n'y en a pas beaucoup auquel cela ne soit arrivé à un moment donné. C'est aux expérimentateurs à prendre leurs précautions. Le médium, dont parle G. Méry, a produit de *vrais* phénomènes, je le sais de bonne source. Il n'y a qu'à attendre, peut-être en produira-t-il encore. G. Meunier rappelle l'aventure des frères Davenport sous le second Empire. C'étaient aussi probablement de bons médiums qui voulaient éviter la fatigue.

Les prédictions de l' « Old Moore » contiennent cette fois une chose intéressante. « Pendant la première partie de l'année, une ou *plusieurs* têtes couronnées seront menacées de morts par de téméraires assassins ? et des rebellions parmi les tribus indiennes (réalisé). »

On trouvera comme toujours un certain nombre de faits psychiques à la fin de la *Revue*.

La Vie nouvelle, numéros de décembre : Catholicisme ésotérique, par Pie IX (?) et l'Esprit humanitaire. L'ex-pape a beaucoup changé d'idées dans l'Au-delà... Mais j'ai tort de plaisanter à ce propos, car, même si cette communication n'émane pas de Pie IX, elle ne contient que de bonnes choses et pourra permettre à des spirites de pratiquer en même temps la Religion familiale, dont le Rituel les aidera puissamment. E. Stowe publie un petit cours élémentaire d'astrologie qui pourra intéresser les lecteurs de *la Vie nouvelle*, et Rouxel donne très clairement, sous forme de lettre, des notions de doctrine et d'expérimentation spirites.

Les Annales des Sciences psychiques illustrées constituent une très heureuse innovation. Le numéro du 16 jan-

vier renferme de très intéressants articles : Blake, le Visionnaire, avec des reproductions des eaux-fortes de cet artiste.

Les expériences de M. de Rochas avec de Jodko en 1896. (Photographies du corps astral), dont plusieurs sont reproduites. Une étude sur Mlle Smith, le médium bien connu. Cette Revue est certainement appelée à un gros succès.

La Revue du Spiritualisme moderne est toujours, et de plus en plus, à recommander. Dans le numéro de janvier, nous trouvons la fin du très bon travail du docteur de Farémont sur *la Force d'Amour*, dont, à part quelques restrictions, j'ai admiré la lumière et la hauteur spirituelle, un article de Monier, intitulé « Critique morale de l'Égalité », qui, bien que légèrement intransigeant, contient de bonnes idées, la fin de l'Étude Initiatique de Sédir, « l'Adepte », où l'étudiant est mis enfin en présence du « Maître », du Vrai, pas du Maître lointain et inaccessible, mais du Maître vivant parmi les hommes, comme l'un d'entre eux. En pages, toutes pleines du souvenir brûlant des paroles entendues, le disciple dit l'effet produit en lui, sur lui, par *la Parole* vivante du Maître. Il termine ainsi :

« Ce Bonheur, j'estime ne jamais pouvoir le payer, dussé-je souffrir sans cesse, dans tout mon être, toute mon existence; ma seule peine aujourd'hui, c'est de voir tant d'hommes passer tout près de ce ciel sans le voir, non parce qu'il est caché, mais parce que ne sortant pas d'eux-mêmes, ils ne veulent ni ne peuvent l'apercevoir, puisqu'ils ne regardent pas. »

Dans *la Revue du Spiritisme* on trouvera des articles et études trop importants pour que je les analyse ici. Je me contenterai de signaler une lettre ouverte à M. Le Dantec, par Bertal, qui me paraît de nature à intéresser tous les spiritualistes et à leur fournir de bons arguments de discussion; une étude d'Isodore Le Blanc sur la Genèse d'après Fabre d'Olivet, les visions de Swedenborg, l'au-delà et ses problèmes par L. Chevreuil.

La Revue spirite, numéro de janvier, continue l'importante étude de Grimard, sur les Bibles. Krishna et le Bhagavad-gita font le sujet de son article. La merveil-



leuse doctrine est parfaitement résumée dans son sens ésotérique, et on s'initie sans peine à cette théologie qui serait ardue, sans le talent de M. Grimard. L. Danvil donne du comte de Sarak un portrait ressemblant et des impressions qui me semblent justes. Enfin, on lira avec plaisir : le Problème d'E. Darcey, la Crédulité des incrédules par Gay et des faits psychiques.

Parmi les revues étrangères, citons le *Light*, le *Metaphisische Rundschau*, et *Aur*, revue suédoise.

G. PHANEG.

LIVRES NOUVEAUX

La Flèche enchantée de Mozart, traduction de GEORGES GROFFE. Bibliothèque des Entretiens idéalistes, 13, rue Méchain, Paris.

*
* *

Mémoire sur la Vie de l'Abbé de Faria, par le docteur DALGADO. Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine.

*
* *

De la Cause du Sommeil lucide, par l'Abbé de Faria, par le docteur DALGADO. Henri Jouve, éditeur, 15 rue Racine.

*
* *

La Santé par la Respiration, suivi d'un manuel thérapeutique respiratoire. Bibliothèque universelle, BEAUDELOT, 36, rue du Bac, Paris.

*
* *

D'un Nouveau Mode de Suffrage Universel, avec Graphique descriptif par GEORGES PINÇON. Librairie Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N. D.-de-Lorette.



A 50 centimes

H. Durville. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Joanny Bricaud. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

Pelletier. — *L'Hypnotiseur pratique.*

Saint-Yves d'Alveydre. — Notes sur la tradition cabalistique.

Docteur Tripier. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

Zhora. — *Etudes tentatives*, ou Essai sur les Mystères de l'âme humaine et de la Prière, avec Lettre-Préface de *Papus*.

A 30 centimes

Albert (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

Chesnais. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

Deboissouze. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e Edition.

H. Durville. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.
— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

Lucie Grange. — *Manuel de Spiritisme.*

Graphologie *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

Lebel. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

Mouroux. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

Van Obbergen. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

Psychologie expérimentale. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dr H. Boens. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

Daniaud. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un Lettré chinois. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. Durville. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la presse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

Elyuss. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur*, ou l'art de produire le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. de Champville. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

Fanau. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

Jounet. — *Principes généraux de Science psychique.*
— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

Papus. — *L'Occultisme.*
— *Le Spiritisme.*

Rouxel. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

Traité sur l'obsession.

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

Secrets *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

Léon Denis. — *Pourquoi la vie ?*

Duncan. — *La Chimie des Aliments.*

Van Obbergen. — *Notes sur le Nettoyage.*

Le Fruit *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

Cahagnet, Colavida, C. Flammarion, Lucie Grange, Van Helmont, *le Zouave* Jacob, Lafontaine, Luys, Papus, de Puységur, Ricard, Rostan, Salverte.

Le Professeur H. Durville dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'Allan Kardec. — *Divers Portraits rares.*

Paris. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.